



INSTITUTIONEN FÖR
SPRÅK OCH LITTERATURER

ÉTUDES DIACHRONIQUES DE LA NÉGATION EN FRANÇAIS DEPUIS LE MOYEN ÂGE

Rasmus Persson

Uppsats/Examensarbete:	15 hp
Program och/eller kurs:	FR1302
Nivå:	Grundnivå
Termin/år:	Vt 2018
Handledare:	Mårten Ramnäs
Examinator:	Christina Lindqvist

UNIVERSITÉ DE GÖTEBORG

MÉMOIRE DE LICENCE

Études diachroniques de la négation en français depuis le Moyen Âge

Auteur :
Rasmus PERSSON

Directeur :
Mårten RAMNÄS

*Mémoire de licence (15 hp) présenté pour
l'obtention du diplôme de Kandidatexamen en français
à la*

Section de langue française
Département de langues et de littératures

2 juin 2018

« Le peu que je sais, c'est à mon ignorance que je le dois. »

Sacha Guitry

UNIVERSITÉ DE GÖTEBORG

Résumé

Faculté des sciences humaines
Département de langues et de littératures

Mémoire de licence

Études diachroniques de la négation en français depuis le Moyen Âge

par Rasmus PERSSON

Nous avançons dans ce mémoire l'idée que le français a connu dans le passé deux ou trois révolutions à l'endroit de la valeur sémantique de la « négation double ». Dans le latin classique, deux négations donnaient une assertion, mais dans le bas-latin tardif, deux négations se renforçaient, une propriété qui est restée dans les langues romanes (première révolution). Notre thèse principale est que le français a perdu pendant un temps cette « concordance négative » (seconde révolution) sous l'influence des locuteurs francs, venus en grand nombre dès le Ve siècle, mais qu'elle l'a puis récupérée par une réanalyse de la valeur sémantique de mots positifs figés dans les constructions négatives (troisième révolution).

À l'instar de MEUNIER et MOREL (1993), nous étudions aussi la différence sémantique entre les forclusifs *pas* et *point* mais contrairement à eux, dans le moyen français et non pas dans le français classique. À partir du roman *Fierabras* par Jehan BAGNYON (2013) (datant du XVe siècle), nous démontrons qu'une inversion partielle des champs sémantiques de *pas* et de *point* a eu lieu dans l'espace de temps entre les XVe et XVIIe siècles en ce qui concerne les négations de comparaison ou de quantification. Là où au Moyen Âge seul *point* était utilisé, à l'exclusion de *pas*, les deux rôles ont été renversés après la Renaissance. En revanche, certaines propriétés se montrent plus stables diachroniquement, comme par exemple le refus total par *pas* d'aucun complément du nom en moyen français, un refus dont les exceptions sont encore très rares en français classique quelques siècles après, cela étant le domaine quasi exclusif de *point*. Dans le français contemporain, cependant, cette distinction s'est effacée.

Nous critiquons l'idée de MARTIN (1972) et de LARRIVÉE (1995) que la négation sans forclusif fut (ou reste) uniquement celle de la « virtualité ». Cependant, comme thèse secondaire, nous démontrons par une méthode statistique (GRIEVE-SMITH, 2008, 2009) qu'il y a dans la langue littéraire du XIXe siècle une dichotomie claire entre la négation à *ne* seul et celle à *point* (mais non celle à *pas*, qui va pour tout), bien que nous n'arrivions pas à la préciser en termes linguistiques.

MOTS-CLEFS : négation, étude diachronique, glottochronologie

Sammanfattning på svenska

Vi framlägger i den här uppsatsen tesen att franskan i det förflutna har genomgått två eller tre omdaningar beträffande det semantiska värdet av "dubbelnegationen." I klassisk latin gav två negeringar en positiv utsaga, men i det vulgära senlatinet förtärkte de istället varandra, en egenskap som stannat kvar i de romanska språken (första omdaningen). Vår huvudsakliga tes är att franskan förlorade under en tid denna "negativa konkordans" (andra omdaningen) under inflytandet av frankiska talare som strömmade in i stort antal från och med 400-talet e. Kr, men att den sedan återfick den genom en omtolkning av det semantiska värdet hos positiva ord som förstelnats i negativa konstruktioner (tredje omdaningen).

På samma sätt som Meunier och Morel (1993), studerar vi också den semantiska skillnaden mellan fyllnadsorden (*forclusifs*) *pas* och *point* men till skillnad från dem, i mellanfranska och inte i klassisk franska. Utifrån romanen *Fierabras* av Jehan Bagnyon (2013) (från 1400-talet), visar vi att en partiell inversion av de semantiska fälten för *pas* och *point* har ägt rum mellan 1400- och 1700-talet vad gäller negeringar med komparationer eller kvantifikationer. Där under medeltiden endast *point* användes på bekostnad av *pas* har rollerna bytts efter renässansen. I gengäld visar sig andra egenskaper mer diakroniskt stabila, som till exempel *pas* :s totala ovilja i mellanfranskan att acceptera något som helst genitivattribut, vilket överlåtts helt åt *point*. Denna åtskillnad är fortfarande väldigt stark i klassisk franska men har i nutida franska emellertid suddats ut.

Vi kritiserar Martins (1972) och Larrivéés (1995) idéer att negering utan fyllnadsord (*forclusif*) endast hörde (eller hör) till det "virtuellas" domän. Emellertid visar vi som en sekundär tes, genom en statistisk metod (Grieve-Smith, 2008, 2009), att det i det litterära språket från 1800-talet finns en klar åtskillnad mellan användningen av negering med endast *ne* och motsvarande med fyllnadsordet *point* (men inte med den med *pas*, som används urskiljningslöst), fastän att vi inte lyckas att fastställa denna skillnad i språkvetenskapliga termer.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Mårten RAMNÄS, maître de conférence de français à l'Université de Göteborg, pour avoir entrepris la direction de ce travail. Je dois beaucoup, également, à Britt-Marie KARLSSON, même titre. Grâce à leurs questions et à leurs suggestions, le travail est devenu beaucoup plus clair et beaucoup plus précis qu'il ne l'aurait été autrement. Finalement, la touche finale a été mise sur ce mémoire après les suggestions et les corrections de Christina LINDQVIST, maître de conférence à l'Université de Göteborg elle aussi. Ceci dit, je suis naturellement seul complètement responsable de chaque erreur et de toute imperfection de ce travail.

Table des matières

Résumé	iii
Remerciements	v
Table des matières	vii
Table des figures	ix
Liste des tableaux	xi
1 Introduction	1
1.1 Buts de recherche	2
1.2 Matériaux	3
1.3 Méthodes	3
2 Cadre	5
2.1 Définition de la phrase négative	5
2.2 Particularités du français parmi les langues romanes	6
2.3 Courte esquisse de l'histoire du français	7
2.3.1 Négation en français médiéval	9
2.4 Cycle de Jespersen	10
3 Sélection et description de corpus	13
3.1 Corpus du français médiéval, renaissantique et classique	13
3.2 Corpus du français du XIXe siècle	14
3.3 Corpus du français contemporain	14
4 Méthodes	15
4.1 Analyse informatique automatisée	15
4.1.1 Textes en orthographe standardisée	15
4.1.2 Textes en orthographe vieillie et irrégulière	16
4.2 Glottochronologie des négations	17
5 Résultats et discussion	19
5.1 Résultats statistiques	19
5.1.1 Taux de fréquence des négations à <i>ne... pas</i> , à <i>ne... point</i> ou à <i>ne seul</i>	19
5.1.2 Concurrence entre les négations simples avec ou sans forclusif	20

5.1.3	Concurrence entre « <i>pas de N</i> », « <i>point de N</i> » et « <i>aucun N</i> » . . .	22
5.2	Différences sémantiques	24
5.2.1	Sémantique de <i>pas</i> et de <i>point</i> en moyen français	24
5.2.2	Négation sans forclusif comme négation de virtualité	26
5.3	Concordance négative	29
5.3.1	Concordance négative dans le français moderne	30
5.3.2	Origines de la concordance négative en français	31
5.3.2.1	Hypothèse sur un cycle de concordance négative . . .	34
5.3.2.2	Récapitulation	35
6	Conclusion	37
	Bibliographie	39
A	Liste des œuvres tirées du corpus MCVF	41
B	Liste des œuvres tirées du corpus Frantext	43
C	Exposition pédagogique du modèle glottochronologique	47

Table des figures

5.1	Évolution à travers le XIXe siècle des taux de fréquence des forclusifs <i>pas</i> et <i>point</i> ainsi que celui de la négation à <i>ne</i> seul, exprimée en pourcentages entre elles dans le corpus Frantext.	20
5.2	Évolution pendant le moyen âge des taux de fréquence des forclusifs <i>pas</i> , <i>point</i> , <i>mie</i> ainsi que celui de toute autre négation (pour la plupart, elle correspond à la négation à <i>ne</i> seul), exprimée en pourcentages dans le corpus MCVF.	21
5.3	Fac-similé de la première édition de <i>Fierabras</i> où la phrase (9) s'écrit indubitablement avec la négation <i>ne</i> en place (toutefois élidée).	25

Liste des tableaux

2.1	Les principales formes de négation dans les langues romanes, d'après CORBLIN et TOVENA (2003).	7
2.2	Fréquence de suppression de <i>ne</i> à travers le temps dans les questions interrogatives (oui/non) et dans les phrases assertives. Tableau repris en partie à MARTINEAU et DÉPREZ (2004).	10
5.1	Coefficients de suppression (notés comme « l'influence des colonnes sur les lignes ») entre les variantes de la négation simple selon le modèle dynamique de ce travail pour les données du corpus du XIXe siècle. Par souci de clarté, les nombres sont multipliés par cent.	22
5.2	Coefficients de suppression (notés comme « l'influence des colonnes sur les lignes ») entre « <i>pas de N</i> », « <i>point de N</i> » et « <i>aucun(es) N</i> » selon le modèle dynamique de ce travail pour les données du corpus du XIXe siècle. Les nombres sont multipliés par cent.	23

Chapitre 1

Introduction

La négation est centrale à toute langue, ce qui se voit entre autres, dans le fait que les mots pour dire « oui » et « non » sont parmi les premiers que l'on apprend quand on commence à étudier une langue étrangère. La langue française, comme toute langue vivante d'ailleurs, évolue constamment. Ces changements constants sont le domaine de l'étude diachronique, c'est-à-dire de l'étude d'à travers le temps. L'étude diachronique diffère ainsi de l'étude synchronique qui concerne les différences contemporaines de la langue. Ici, nous nous intéresserons à l'évolution diachronique de la négation, plutôt qu'à ses différences synchroniques à travers les sociolectes ou bien les régions géographiques. À cause de son importance centrale, la négation est une excellente candidate pour une telle étude.

Notre idée de recherche se base sur le principe suivant (attribué à CROFT, 2000 par GRIEVE-SMITH, 2009) :¹

S'il y a deux manières de dire la même chose, avec le temps l'une d'entre elles disparaîtra au gain de l'autre.

Ainsi GRIEVE-SMITH (2008, 2009) a démontré en chiffres l'évolution de la négation en français à travers le temps, c'est-à-dire la chute de la négation sans forclusif et la croissance de celle avec *pas* au dépens des forclusifs *mie* et *point*. Mais ce principe de CROFT a un corollaire important, à savoir que si deux constructions syntaxiques coexistent, il y a une différence sémantique (ou pragmatique) entre elles. Cela donne lieu à beaucoup d'autres questions. Par exemple, vu que des formes de négations aujourd'hui quasi éteintes (telles *ne... point* ou *ne* sans forclusif aucun ; l'usage de ces deux constructions dans ce mémoire est anachronique), coexistèrent dans le passé pendant longtemps, l'existence à l'époque d'une différence sémantico-pragmatique entre elles paraît fort probable.

Quelles étaient donc ces différences ? Selon MARTIN (1972) et LARRIVÉE (1995), la négation sans forclusif est la négation de « virtualité », de « non-réalisé » ou de « non-véridique » (les deux théories sont quasi les mêmes ; en effet, il n'est pas clair si LARRIVÉE avance une théorie ou simplement des exemples soutenant celle de MARTIN). De plus, en ce qui concerne la différence entre les forclusifs *pas* et *point*, MEUNIER et MOREL (1993, 1994) prétendent que dans l'œuvre de MOLIÈRE, *point*

1. Ce principe découle aussi du principe du moindre effort (FERRERO, 1894), promulgué par ZIPF (2016) comme la raison fondamentale pour sa loi éponyme concernant le taux de fréquence des mots dans les langues.

nie plus fort que *pas*, celui-là étant le seul des deux forclusifs à pouvoir abroger l'accord préalable entre les locuteurs. Parmi le grand nombre de cas distinguant *pas* de *point*, ils trouvent notamment que seul *pas* peut s'employer dans une négation de quantification ou de comparaison, telles

- (1) Ne courez pas si vite.
- (2) Vous n'êtes pas plus âgée qu'elle.

Que le français se distingue au niveau grammatical des autres langues romanes est bien connu (ce qui doit être clair à partir de la discussion dans le chapitre suivant), et nous optons dans la section 5.3 pour une étude attentive de la question de la concordance négative dont DÉPREZ (2003) a fait une analyse sémantico-syntactique synchronique à travers différents dialectes français contemporains et les autres langues romanes. La question à laquelle nous nous intéressons dans ce mémoire concerne les aspects diachroniques des particularités françaises relatives à cette caractéristique des langues romanes, un sujet sur lequel nous n'avons pas trouvé beaucoup de travaux contemporains en français : citons alors deux travaux en anglais, celui de HANSEN et VISCONTI (2009) et celui de LARRIVÉE (2010). Ces auteurs avancent que la négation renforcée de forclusif était d'abord réservée à des situations pragmatiques assez spéciales, mais que cette différence s'est érodée avec le temps.

1.1 Buts de recherche

Ce mémoire a trois buts principaux, lesquels nous rangeons ici selon leur degré d'achèvement :

- Déterminer à l'aide d'un corpus diachronique les taux de vitesse de changement des constructions syntaxiques différentes de la négation.
- Déterminer autant que possible les différences sémantico-pragmatiques des dites constructions dans le passé.
- Déterminer autant que possible les origines de la concordance négative dans le français contemporain.

Ces trois buts ont engendré les deux thèses suivantes :

- Dans l'histoire du français il y a eu un cycle alternant entre la concordance négative et non : le latin vulgaire a développé la concordance négative ; l'ancien français l'a d'abord perdue et puis récupérée.
- La négation sans forclusif et celle à *point* ont occupé des « champs linguistiques » différents pendant le XIX siècle, et la distinction entre elles est perdue à cause de l'essor de *pas*. La distinction perdue n'est pas nécessairement celle entre la virtualité et l'actualité, bien qu'elle en soit probablement proche.

À ces deux thèses principales s'ajoutent de nombreuses observations mineures. Le lecteur peut se référer au chapitre 6 pour plus de détails.

1.2 Matériaux

L'analyse de la linguistique historique, en particulier pour une langue comme le français dont les premiers écrits sont très rares, est par nécessité plus spéculative que ne l'est l'analyse de la langue contemporaine. Les possibilités de mettre des hypothèses à l'épreuve empirique sont moins nombreuses, ce qui nous mène à prôner la largeur au dépens de la profondeur car beaucoup de questions que l'on peut se poser restent sans réponse définitive, puisque celles-ci se perdent dans les brouillards du temps. Néanmoins, ce travail est fermement basé dans l'empirisme, et la qualité des découvertes ne peut dépasser celle des matières premières, c'est-à-dire les corpus. Pour que toutes les études puissent être vérifiées, une brève présentation des corpus utilisés dans ce travail est donnée dans le Chapitre 3. Les corpus sont plutôt littéraires, ce qui est impossible à éviter lorsque l'on veut étudier les plus anciennes traces de la langue.

1.3 Méthodes

Sur la base de ce corpus diachronique, nous emploierons deux méthodes principales dont l'une est qualitative, c'est-à-dire non quantitative dans le sens qu'il n'y apparaît point de chiffres, tandis que l'autre est quantitative, c'est-à-dire qu'elle se base sur des statistiques et des chiffres.

La première consiste à trouver, sur la base de comparaisons qualitatives de textes différents, des exemples dans les textes historiques pour soutenir ou renverser des hypothèses. C'est une méthode assez commune dans les recherches langagières et nous l'appliquerons ici à des textes de différentes époques pour une discussion diachronique où nous remontons dans le temps vers les plus vieux écrits de la langue française.

L'autre méthode, que nous appelons la méthode « glottochronologique », est une méthode quantitative et statistique, due originalement à GRIEVE-SMITH (2008), bien que nous y apportions une petite amélioration mathématique dont les détails seront présentés dans le chapitre 4. En général, ce genre de méthode quantitative est plus rare dans la littérature linguistique que l'analyse qualitative dont nous parlons tout à l'heure, et dont les exemples qu'on peut trouver dans la littérature publiée n'ont en général rien à voir ni avec la forme mathématique, ni avec le contenu, de notre analyse. Pour donner quand même un exemple général de ce type d'étude, mentionnons une étude de BEECHING (2007) dans laquelle la philosophie des recherches linguistiques statistiques apparaît clairement. Pour permettre l'analyse statistique sur un très grand corpus, il a été nécessaire de faire la collection des données de manière automatisée et le chapitre 4 fournit donc non seulement les détails de la méthode glottochronologique, mais aussi ceux du comptage automatique des négations.

Chapitre 2

Cadre

Dans ce chapitre, nous définissons l'étendue du champ d'étude et mettons les recherches à venir dans leur contexte linguistique.

2.1 Définition de la phrase négative

Le mot *négation* vient du verbe latin « *nego (negare)* » qui a donné le verbe nier en français contemporain. Il y a incontestablement beaucoup de façons différentes de nier disponibles au locuteur ou à l'écrivain – l'ironie n'en est qu'un exemple – mais dans ce mémoire, nous ne nous intéressons pas au pragmatisme linguistique et, par conséquent, une phrase négative est toujours censée contenir au moins *un ad-verbe ou un adjectif de négation ou un pronom indéfini de valeur négative*. Par cette même condition, nous excluons aussi de l'analyse tout cas où la négation est complètement intrinsèque au verbe. Ce dernier cas est bien illustré par l'exemple suivant (CORBLIN & TOVENA, 2003) :

- (1) a. Je n'accepte pas
- b. Je refuse

Outre de légères différences de nuance, ces deux phrases veulent dire la même chose (le refus d'une offre ou d'un état quelconque) mais seule la première marque la négation syntaxiquement par des adverbes de négation ; la seconde ne la marque que sémantiquement. Ainsi, une phrase telle

- (2) Je ne refuse pas

est pour nous un exemple de la négation bien que « je refuse » ne le soit pas. De même, nous considérerons dans les statistiques aussi les négations dites « explétives » qui n'ont pas de valeur négative sémantique mais qui sont exprimées syntaxiquement par des adverbes de négation.

2.2 Particularités du français parmi les langues romanes

Parmi les langues romanes, dont les similarités entre elles sont dues à une parenté commune dans le latin, le français est fort probablement la langue la plus éloignée de celui-ci. Cela se voit, par exemple, dans l'équivalent de la phrase latine « *non dico* » dans les langues et parlers latins contemporains (les mots de la négation sont mis en gras) :

- | | | |
|-----|--------------------|-------------|
| (3) | a. non dico | (italien) |
| | b. no dic | (catalan) |
| | c. no digo | (castillan) |
| | d. não digo | (portugais) |
| | e. nu spun | (roumain) |

mais

- | | |
|--------------------------------|----------------------|
| f. je ne dis pas | (français soutenu) |
| g. je dis pas | (français populaire) |

On voit par ces exemples que le français populaire est à la fois le seul à placer l'adverbe de négation après le verbe¹ et le seul à avoir un simple adverbe de négation qui ne commence pas par « n ». ² En fait, la construction grammaticale « S + V + *pas* » ressemble plutôt à celle des langues germaniques (à l'exception de l'anglais contemporain) à la fois par la nécessité d'un sujet explicite (« je ») et par le placement postverbal de l'adverbe de la négation.

Tournons-nous vers les négations plus complexes pour souligner davantage les caractéristiques du français. Prenons pour exemples les phrases suivantes (par souci de brièveté, nous ne considérons ici que l'italien et l'espagnol [le castillan], ce qui suffit pour mettre en relief les points principaux distinguant le français des autres langues romanes) :

- | | | |
|-----|---|------------|
| (4) | a. non vedo niente / nulla | (italien) |
| | b. no veo nada | (espagnol) |
| | c. je (ne) vois rien | (français) |

et

- | | | |
|-----|--|------------|
| (5) | a. non c'è nessuno | (italien) |
| | b. no hay nadie | (espagnol) |
| | c. il (n')y a personne | (français) |

1. Le mot *pas* est appelé « forclusif » par les grammairiens et, bien qu'il soit le plus utilisé, n'est qu'une seule option parmi beaucoup d'autres.

2. Il faut signaler ici que l'italien du moins connaît un adverbe postverbal de négation, à savoir « *mica* », avec lequel la phrase en question peut se rendre « *non dico mica* » mais comme il comporte une emphase (et n'est donc pas obligatoire), le cas n'est pas complètement pareil à celui du français soutenu (même si, dans la langue littéraire, il y a le forclusif alternatif de *mie*).

TABLEAU 2.1 – Les principales formes de négation dans les langues romanes, d'après CORBLIN et TOVENA (2003).

	français	italien	espagnol	portugais	roumain
réponse	non	no	no	não	nu
marqueur verbal	pas, point, mie	non	no	não	nu
co-marqueur	ne				
entité (NP)	personne, aucun, rien	nessuno, niente, nulla	nadie, nada, ninguno	nenhum, nada, ninguém	nimeni, nicicare, nici unul, nimic
entité (Det)	aucun, nul	nessuno	ninguono	nenhum, ninguém	nici un
temps	jamais	mai	nunca, jamás	nunca, jamais	niciodată, nicicînd
conjonction					
... (VP)	ne... ni ne	non... né	no... ni	não... nem	nu... nici nu
... (NP, PP)	ni... ni	né... né	ni... ni	nem... nem	nici... nici

Dans ces cas-ci, nous voyons plus de similarités au niveau syntaxique entre les langues, tant que le français considéré est celui des registres supérieurs (le français populaire n'utilise que l'élément postverbal de la négation) : la négation s'exprime dans les trois cas par deux mots qui se placent sur les deux cotés du verbe.³ La différence, cette fois-ci, est que le complément du verbe (ce qu'on appelle le « forclusif » dans la grammaire française) dans les négations ne commence pas par « n » uniquement dans le cas du français. Ces particularités et autres au niveau lexical du français vis-à-vis des autres langues romanes apparaissent clairement dans le tableau 2.1.

Il ne nous serait guère admissible, par manque d'espace, d'entrer de force dans une comparaison des structures grammaticales détaillées de chacune des langues romanes différentes. Il est clair, cependant, que le français se démarque de ses langues sœurs au niveau lexical des mots négatifs. Pour comprendre pourquoi le français se démarque si radicalement des autres langues romanes, il nous faut de petites connaissances historiques.

2.3 Courte esquisse de l'histoire du français

Il n'est certes pas possible de donner des limites exactes aux stades d'évolution d'une langue, et nous n'en aurons heureusement aucun besoin réel, mais afin de

3. Il est curieux de noter qu'aucune des langues romanes n'est syntaxiquement proche du latin en ce cas-là, qui n'utilise qu'en général un seul mot (par exemple « *nihil* » ou « *nemo* ») pour exprimer le concept du « néant » dans l'énoncé.

donner un peu de clarté au reste du mémoire, nous nous servirons des définitions de *français médiéval* (correspondant au français d'avant l'an 1500), de *français renaissance* (correspondant au français d'entre 1500 et 1650) et de *français classique* (attesté depuis 1650 jusqu'à 1800 environ). Nous divisons aussi le français médiéval en deux parties : une partie antérieure à 1500 mais postérieure à 1350, que nous appelons le *moyen français*, et une partie antérieure 1350, que nous nommons l'*ancien français* tant que celui-ci reste distinct du latin.

Comme nous venons de le signaler, le français moderne, ainsi que les autres langues romanes, est issu de la langue latine qui s'est installée dans les domaines de la France actuelle lors de la conquête de la Gaule par les romains au premier siècle av. J.-C. Très peu de traces de la langue celtique (parente lointaine du latin), parlée en ces lieux avant la conquête, restent dans le français moderne. Ce qui est plus surprenant est que la marque de la conquête, six cents ans plus tard, par les Francs – un peuple allemand dont la langue germanique était très différente des langues romanes (bien qu'elles soient toutes des langues indo-européennes) – ne fût pas plus forte encore : après tout, si l'invasion romaine est la cause de la disparition du celtique des terres aujourd'hui françaises, pourquoi l'invasion franque n'a-t-elle pas pareillement suscité la disparition du latin ? C'est tout le contraire ! Bien que la phonétique du français contemporain soit plus éloignée de celle des anciens romains que les autres langues romanes (l'italien, l'espagnol, le roumain, *etc.*), le vocabulaire reste fermement latin (WALTER, 2014).

Après la dernière conquête du Ve siècle, le français n'a connu aucune influence linguistique aussi bouleversante que celle de la conquête franque, mais cela ne veut en rien dire que l'évolution du français s'arrêta. On n'a qu'à essayer de lire les *Serments de Strasbourg* (IXe siècle), jugés comme le premier texte écrit dans un français distinct du latin (WALTER, 2014), pour se rendre compte des grands changements qu'a subis le français depuis cette époque. Toute langue vivante évolue, chose qui n'est donc pas unique au français, mais les changements peuvent être plus ou moins lents, et la différence entre la langue latine et celle des *Serments* est radicale. Ce n'est que le développement du français à travers ce temps de stabilité relative, qui est apparue après la fin de la conquête franque, auquel nous nous intéressons dans ce mémoire de licence par manque de sources littéraires.

Que le français fût la première des langues romanes à avoir des textes officiels distincts du latin (WALTER, 2014), est une preuve du développement rapide de la langue qu'a suscité l'invasion franque. Par le rasoir d'Ockham, on peut attribuer toute caractéristique propre à la langue française mais absente dans toutes les autres langues romanes à l'influence linguistique de l'afflux des locuteurs francs, même si cette influence ne s'est probablement montrée que très lentement dans la langue écrite sous l'influence normative encore forte du latin (BALON & LARRIVÉE, 2016). Cela explique les pronoms explicites obligatoires et les questions posées par l'inversion du sujet, pour n'en citer deux phénomènes uniques au français au sein

des langues romanes.⁴ Néanmoins, la langue conserva pendant longtemps de nombreuses propriétés grammaticales de sa langue mère, maintenant plus ou moins disparues dans la langue courante. Parmi elles se trouve la « négation sans forclusif ». Il serait cependant trop hâtif d'attribuer la négation à deux termes à l'influence franque seule, vu qu'elle existe aussi, mais dans une moindre mesure, dans le catalan, le castillan et l'italien. Dans ce qui suit, nous suivons de près le travail de PERLE (1878), qui est recommandé au lecteur désireux d'en savoir davantage sur la négation en vieux français.

2.3.1 Négation en français médiéval

Dans les plus vieux textes français, la négation s'exprime encore par l'adverbe de négation *non*, placé avant le verbe sans besoin aucun d'appui, comme en latin. Comme *non* reste jusqu'au nos jours pour signaler la réponse négative à une question interrogative (ou pour nier un adjectif),⁵ ce n'a pu être suscité seulement par des développements phonétiques, mais le fait reste que cet adverbe de négation s'est vite changé en *ne* (dont parfois la variante *nen*), sans perte immédiate de force niante (PERLE, 1878). Il faut cependant souligner que la négation à deux termes est présente dès les premiers textes, le second étant pour la plupart un de *mie* (on présume, du nom latin « *mica* », signifiant « miette »), *pas* (on suppose, du nom latin « *passus* » signifiant « pas », « enjambée ») ou (plus rarement) *point* (supposément du nom latin « *punctus* », signifiant « point », « parcelle »), mais cet usage ne se répand qu'à partir du XIIe siècle. Certains (MARTIN, 1972; HANSEN & VISCONTI, 2009) affirment qu'il y a une différence sémantique ou pragmatique entre les deux usages, tandis que d'autres (SCHWEIGHÆUSER, 1852) prétendent le contraire, ou du moins que la différence n'est que dans la force de la négation. Il est facile de fournir une explication pour la tendance moderne d'omettre la particule *ne* à l'énoncé nié – après tout, cela découle du principe du moindre effort (FERRERO, 1894) – mais pour la même raison, il est difficile d'expliquer l'invention ancienne du second terme négatif en premier lieu.

Parmi les différences les plus saillantes entre les langues ancienne et moderne, pour ce qui concerne la négation, on trouve celle des pronoms indéfinis et adjectifs à valeur négative (PERLE, 1878) à savoir *nesun* (cf. l'italien *nessuno*), *negun* et *nuns* qui ont disparu au gain de *nul* (attesté aussi dans les textes médiévaux) et, surtout, de *personne* (très peu utilisé dans les négations au Moyen Âge) dans la langue moderne, ainsi que *nient* (cf. l'italien *niente* et le substantif du français moderne *le néant*) qui a été remplacé par *rien* (attesté aussi dans les textes médiévaux mais souvent renforcé

4. Curieusement, le français a connu un revers partiel dans ces deux cas : les questions se posent aujourd'hui dans la langue familière plutôt par l'intonation, comme dans les autres langues romanes, et certains diront que les pronoms personnels du français ne sont plus que de simples conjugaisons du verbe. Selon cette vue, l'équivalent français de la phrase italienne « (*io*) *credo* » serait « (moi) je crois ».

5. PERLE (1878) nous informe de plus que l'usage de *non*, bien que fort diminué, est resté dans la langue même jusqu'au Moyen Âge, concurremment avec celui de *ne*, mais restreint à des cas très particuliers.

TABLEAU 2.2 – Fréquence de suppression de *ne* à travers le temps dans les questions interrogatives (oui/non) et dans les phrases assertives. Tableau repris en partie à MARTINEAU et DÉPREZ (2004).

Temps	Interrogation	Assertion
–1500	15 %	0,1 %
1500–1600	26 %	0,3 %
1600–1700	26 %	0,4 %
1700–1800	25 %	2 %
1800–1900	40 %	45 %

par l'adjectif *nulle* lors des négations). Comme ces mots sont étymologiquement formés à partir de « non » plus un autre élément, et qu'ils s'employaient toujours en conjonction avec *ne*, il est curieux de noter que le français semble avoir subi dans un temps une tendance historique vers l'abandonnement de la concordance négative, en prônant *personne* et *rien*, noms originalement de valeur strictement positive. Mais comme *personne* et *rien* ont fini par obtenir une valeur négative, ainsi renouvelant la concordance négative avec *ne* (qui s'est puis affaibli au point qu'il disparaît vite de la langue parlée), cette évolution constitue un cycle aussi curieux que celui de JESPERSEN (1917) (voir ci-dessous), auquel il semble très similaire. Nous reviendrons avec force sur cette question dans la section 5.3.

2.4 Cycle de Jespersen

La disparition de la négation préverbale à *ne* seul, sans appui de forclusifs, et l'apparition contemporaine de la négation à deux termes, n'est d'après l'hypothèse de JESPERSEN (1917) que le premier pas d'une évolution naturelle que subit toute langue vivante et qui se répète dans un cycle sans fin : La négation s'exprime d'abord par un élément préverbal, puis par deux éléments (un de chaque côté du verbe) afin de lui donner davantage de force, pour ensuite ne s'exprimer que par un seul, placé après le verbe après que le premier est jugé redondant, pour enfin recommencer de nouveau avec renfort de la négation par un élément préverbal, laissant tomber avec le temps la moitié postverbale et le cycle recommence. Cette dernière partie de l'évolution n'est pas attestée en français ; mais elle l'est pour l'anglais (JESPERSEN, 1917).

Même si l'évolution vers un marqueur de négation postverbal est évidente dans le développement du français depuis le Moyen Âge, le cycle de JESPERSEN ne peut aucunement en soi en fournir une explication car, au fond, ce n'est pas plus qu'un simple constat de fait. On entend souvent dire l'hypothèse que c'est l'effacement phonétique de *ne* qui a suscité le renforcement par *pas*. Or, comme on peut le voir dans le tableau 2.2 (emprunté à MARTINEAU et DÉPREZ, 2004), la suppression de *ne* dans les textes familiers (une indication de son effacement phonétique hypothétique) est bien trop récente pour servir d'explication. Le plus grand taux de suppression de *ne* dans les phrases interrogatives vis-à-vis des phrases assertives paraît évident en

vue de la plus grande importance de la négation d'une phrase assertive qu'interrogative.⁶ Cela prouve, d'ailleurs, que l'adverbe de négation *ne* conserve sa valeur sémantique bien après que la négation à deux termes est devenue la norme.

6. La question change de signe, ce qui affecte l'évaluation des réponses, mais l'information gagnée par la réponse reste la même.

Chapitre 3

Sélection et description de corpus

La qualité de toute recherche linguistique expérimentale dépend crucialement de la qualité des corpus sélectionnés. Dans cette sélection, nous avons opté pour la quantité (mais, nous l’espérons, non pas au dépens de la qualité, parce que dans le traitement statistique, la quantité est une qualité en soi). Tout type de texte, qu’il s’agisse de correspondance, de romans, de pièces de théâtre, de travaux scientifiques, *etc.*, est inclus dans les statistiques. Ainsi, nous espérons trancher à travers la langue telle qu’elle est utilisée dans tous les registres.

3.1 Corpus du français médiéval, renaissantique et classique

Le corpus MCVF (dont le sigle signifie « Modéliser le changement : les voies du français ») de l’Université d’Ottawa, disponible sur Internet¹ fournit des textes français du Moyen Âge, de la Renaissance et de la Période Classique (MARTINEAU, DIACONESCU, & HIRSCHBÜHLER, 2007 ; MARTINEAU, 2008). Les textes classiques sont en partie seulement annotés syntaxiquement et morphologiquement ; les textes médiévaux le sont pour la plupart. Le corpus est cependant assez petit (même dans sa totalité), ce qui empêche une étude diachronique par décennie par manque de textes. Seuls des textes annotés morphologiquement ont été utilisés dans ce travail et seulement ceux en format « .pdd ». La liste de tous les textes utilisés est fournie dans l’annexe A.

A cette collection de textes, nous avons ajouté le roman médiéval (première édition en 1478) *Fierabras* de Jehan BAGNYON (2013) et le roman classique (paru pour la première fois en 1678) *La princesse de Clèves* de Madame de LAFAYETTE, tous les deux gratuitement disponibles sous forme de livre électronique sur le site Web *Project Gutenberg*.² Ces deux derniers textes ont été choisis au hasard. Il n’y a pas de raison *a priori* de croire qu’ils se distinguent des autres textes de leur époque respectif.

1. Voir http://www.voies.uottawa.ca/corpus_pg_fr.html

2. Voir <http://www.gutenberg.org>

3.2 Corpus du français du XIXe siècle

Les textes du XIX siècle, de la toute dernière partie du XVIIIe et de la toute première partie du dernier siècle sont tirés de la partie libre du corpus Frantext et comporte des centaines de textes publiés entre 1770 et 1921, disponible au site Web³ du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), et ils sont tous inclus dans le traitement statistique. Outre le marquage des noms propres, le corpus n'est annoté ni syntaxiquement, ni morphologiquement.

Cette partie du corpus comporte plus de 300 mégaoctets (plus de 22 millions de mots) et fournit suffisamment de textes pour qu'une analyse diachronique par décennie soit fiable. La liste intégrale de ces textes est fournie dans l'annexe B.

3.3 Corpus du français contemporain

Nous avons utilisé très peu de corpus de français contemporain, et quand nous le faisons, c'est principalement pour trouver de courts exemples lorsqu'il a été nécessaire d'illustrer quelque principe, et nous nous sommes alors toujours restreint au journal *Le Monde*, dont une grande partie des textes est disponible gratuitement en ligne.⁴ Le choix de ce journal n'a rien de particulier.

3. Voir <http://www.cnrtl.fr/corpus/frantext/>

4. Voir <http://www.lemonde.fr>

Chapitre 4

Méthodes

Dans ce chapitre, nous présentons les détails des méthodes utilisées afin que le lecteur puisse, s'il le veut, refaire les analyses du chapitre suivant. Le chapitre est composé en deux parties : la première décrit le comptage automatique des négations ; la dernière la méthode glottochronologique propre.

4.1 Analyse informatique automatisée

4.1.1 Textes en orthographe standardisée

Pour les textes datant d'après le XVI^e siècle, l'orthographe est pour la plupart assez standardisée, ce qui facilite le traitement informatique. Les peu de variations par rapport à l'orthographe de nos jours (par exemple, les conjugaisons en « -oit » ou la suppression de « t » final dans les pluriels des noms) sont sans conséquence aucune pour ce qui concerne la négation.

Comme les textes du corpus ne sont pour la plupart pas annotés, ce qui aurait permis une facile identification du verbe et de sa négation en toute phrase, le texte est découpé approximativement en syntagmes par un simple algorithme heuristique. C'est-à-dire que le texte est découpé en quasi-syntagmes après chaque point de ponctuation « ! », « ? », « . », « ; », « : », et « , » (N. B. que cette liste ne comprend pas la virgule « , ») et à chacune des conjonctions suivantes : « mais », « car », « comme », « si », « quand », « laquelle », « lequel », « lesquels », « lesquelles », « auquel », « auxquels », « auxquelles », « où », « dont », « lorsque » et « que ». Ces mots sont identifiés sans contexte grammatical qui puisse différencier leur rôle de conjonction et d'autres, ce qui donne naissance à un certain taux d'erreurs mais il a été vérifié manuellement par des contrôles au hasard que ces erreurs sont si petites qu'elles n'affectent pas les résultats présentés.

Après le découpage en syntagmes, mais bien indépendant de celui-ci, le taux de fréquence des suites de caractères « ne » et « n' » est déterminé. Le nombre total par corpus de ces occurrences sert comme normalisateur de toute donnée subséquente, permettant ainsi une comparaison entre les œuvres sans aucune influence possible de la préférence de l'écrivain, ou du sujet traité, pour ou contre les phrases négatives en général.

Pour chaque négation ainsi trouvée selon le système général décrit ci-dessus, le nombre de forclusifs dans le syntagme est déterminé, en comptant les occurrences de « pas », « point », « mie », « aucun », « aucune », « aucuns », « rien », « guère », « guères », « personne », « jamais », « nul », « nuls », « nulle », « nulles » afin de déterminer s'il s'agit d'une négation à *ne* seul ou non. Afin d'éviter une surestimation de la fréquence des forclusifs *pas* et *point*, à cause de leurs homonymes nominaux, les occurrences où ces mots étaient précédés d'un article furent exclues. Ce procédé purement syntaxique inclut donc dans le taux de négation sans forclusifs aussi les cas du *ne* dit « explétif », ainsi que les constructions de type *ne... ni* et *ne... ni ne*. La locution figée « n'importe... » y est incluse aussi.

Pour mieux comprendre la raison du découpage du texte en syntagmes approximatifs, prenons la phrase

(1) Je ne sais si vous êtes jamais heureux.

dont les nombres de *ne* et de forclusifs (« jamais ») sont égaux. L'algorithme n'y verrait donc pas de négation sans forclusif (bien qu'il y en ait une!) si la phrase n'était pas découpée en

(2) Je ne sais / si vous êtes jamais heureux

ce qui permet à l'algorithme d'y trouver correctement une négation sans forclusif. Toutes les occurrences de la négation à *ne* seul dans le corpus ont été retenues par l'algorithme dans un fichier, et une bonne centaine d'entre elles ont été manuellement contrôlées au hasard sans qu'une seule erreur syntaxique fût trouvée.

Notons finalement, qu'en de rares occasions, l'algorithme rate des occurrences de la négation à *ne* seul. C'est le cas, par exemple, dans cette phrase-ci :

(3) À Dieu ne plaise que je ne sois arrivé en temps.

où l'algorithme (coupant le premier syntagme après « que ») prend *que* comme le forclusif du *ne*. Ces cas sont si rares, cependant, qu'ils ne changent rien aux résultats présentés.

4.1.2 Textes en orthographe vieillie et irrégulière

Le traitement automatisé des textes en orthographe vieillie pose des problèmes, non seulement à cause des changements de l'orthographe à travers les siècles, mais aussi par des homophonies problématique (*ni* est homonyme avec *ne* pendant longtemps durant le Moyen Âge). Pour cette raison, le traitement automatisé n'a été appliqué qu'aux textes annotés morphologiquement. Cela permet aisément de distinguer entre l'adverbe de négation *ne* et la conjonction *ne* (*ni*). Cela permet aussi facilement de différencier entre les usages nominaux et de forclusif pour *pas* et *point*.

4.2 Glottochronologie des négations

Le domaine de la glottochronologie concerne le taux de vitesse des changements des langues. Selon la glottochronologie « classique », due au linguistique américain SWADESH (1952), les mots d'une langue subissent des changements aléatoires et indépendants de sorte que le lexique se remplace d'une vitesse constante (du moins si moyennée dans le temps des siècles). Cette assumption donne lieu à une équation différentielle de premier ordre, qui est la même mathématiquement que celle qui gouverne la radioactivité. Il en existe des versions plus récentes (GRAY & ATKINSON, 2003) qui sont plus sophistiquées, basées sur des analogies linguistiques de la théorie darwinienne de la sélection naturelle.

C'est dans le contexte de ces dernières versions que GRIEVE-SMITH (2008, 2009) présente un modèle glottochronologique de type Volterra-Lotka (un modèle originellement conçu pour modéliser le dynamisme entre prédateurs et proies) pour l'évolution de la négation en français. Dans ce modèle, les différents types de négation sont en concurrence entre eux de la même manière que le sont les espèces animales dans la Nature. L'hypothèse derrière ce modèle est que non seulement l'écrivain ne peut choisir qu'une seule négation à employer au dépens de toute autre chaque fois qu'il en a besoin, mais que le choix, une fois faite, se renforce par la force de la répétition et exerce à son tour une influence sur d'autres écrivains.¹ Ce cycle est censé se multiplier à travers la totalité d'une population langagière. En termes mathématiques, le modèle s'écrit ainsi :

$$\Delta x_i = x_i \left(1 - \sum_j \alpha_{ij} x_j \right) \quad (4.1)$$

où x_i est le pourcentage de la négation i , Δx_i exprime le changement (croissance ou perte) de ce pourcentage par an, et α_{ij} est un coefficient qui détermine la force suppressive de j sur le taux de fréquence de i que nous appelons « coefficient de suppression ».

C'est cependant un défaut considérable du modèle qu'il n'y ait aucun bon choix pour le coefficient d'autosuppression, α_{ii} . GRIEVE-SMITH (2009) choisit $\alpha_{ii} = 1$ sans motivation explicite, mais ce choix peut facilement être justifié car il garantit que $\Delta x_i \rightarrow 0$ quand $x_i \rightarrow 1$, ce qui est une propriété nécessaire. Le problème est que pour toute autre valeur de x_i , il y a une tendance intrinsèque d'accroissement de x_i qui s'intensifie pour les valeurs basses de celle-ci. C'est une force non-justifiée qui contrecarre (mais qui en soi n'interdit pas complètement) l'extinction de locutions.

Afin de corriger ce défaut, nous utiliserons dans ce travail une modification légère du modèle, laquelle nous décrivons par les équations suivantes, où les symboles

1. L'hypothèse psycholinguistique est que lors de la recherche « du bon mot », l'on prend le premier mot convenable venant à l'esprit. Il faut seulement que les mots qui viennent le plus vite soient aussi ceux que l'on rencontre et emploie le plus souvent, pour que le mécanisme soit évident. Cette hypothèse explique aussi pourquoi on perd si facilement une langue seconde que l'on ne pratique guère.

ont les mêmes significations qu'avant :

$$\Delta x_i = -x_i \sum_{j \neq i} \alpha_{ij} x_j + \beta \quad (4.2)$$

$$\sum_i \Delta x_i = 0 \quad (4.3)$$

La seconde équation (4.3) garantit que le taux de fréquence total ne puisse jamais dépasser 100 %; la première (4.2) n'est qu'une généralisation de [eq. 4.1](#) en introduisant une variable de plus (mais qui, en revanche, omet les coefficients d'autosuppression). Cette variable de β peut être déterminée à l'aide de la seconde équation (4.3), ce qui donne

$$\Delta x_i = -x_i \sum_{j \neq i}^n \alpha_{ij} x_j + \frac{1}{n} \sum_{k=1}^n x_k \sum_{j \neq i}^n \alpha_{kj} x_j \quad (4.4)$$

où $n = 3$ dans ce cas-ci (nous considérons trois constructions de négation différentes) Avec cet outil de théorie en place, nous procédons maintenant à l'analyse propre des données extraites du corpus diachronique. Une exposition pédagogique de la signification des coefficients $\{\alpha_{ij}\}$ est fournie dans l'annexe [C](#).

Chapitre 5

Résultats et discussion

Sur la base des méthodes décrites dans le chapitre précédent, nous procédons ici non seulement à la découverte des tendances statistiques dans l'évolution du français, établissant ainsi que la négation dans la langue écrite et soutenue a continué à évoluer, même si lentement, bien après la Renaissance jusqu'au XXe siècle, mais aussi à une analyse mettant cette évolution syntaxique dans un cadre plus vaste. Nous commençons par de simples résultats statistiques, pour ensuite faire des analyses qualitatives et, par nécessité, plus spéculatives bien qu'approfondies. Nous nous concentrerons d'abord sur les différences sémantiques, et puis nous traiterons de la concordance négative, dans une analyse qui n'est pas basée sur des chiffres et des statistiques.

5.1 Résultats statistiques

5.1.1 Taux de fréquence des négations à *ne... pas*, à *ne... point* ou à *ne seul*

La variation, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'au début du XXe, en taux de fréquence des deux forclusifs *pas* et *point*, ainsi qu'en celui de la négation à *ne seul*, est montrée dans la figure 5.1. La croissance du forclusif *pas*, au dépens du forclusif *point* et de la négation sans forclusif est évidente. La décroissance de la négation sans forclusif est à peu près linéaire avec une perte d'environ 0,06 points de pourcentage des négations par an. Celle de *point* semble plus erratique, mais l'analyse donne, sous les mêmes conditions de linéarité, une perte de 0,09 points de pourcentage par an. Enfin, la croissance moyenne en taux de fréquence de *pas* est la somme des pertes des deux autres, donc de 0,15 points de pourcentage par an.

Les taux de fréquence (normalisés par œuvres, puis moyennés) de *pas*, de *point* et de la négation sans forclusif sont, respectivement, de 29,9 %, de 12,1 % et de 19,2 % dans les XVIe et XVIIe siècle, selon le corpus MCVF. Ces chiffres sont en adéquation avec la tendance visible des premières données dans le graphique 5.1.

Par manque de textes, il n'est pas possible de résoudre avec autant de détail temporel que pour le XIXe siècle, l'évolution des forclusifs au Moyen Âge. De plus, la ligne séparant un complément d'objet direct et un forclusif n'est pas claire à l'époque médiévale. Dans une phrase telle que « il ne dit mot », le mot « *mot* » est-il un complément d'objet direct ou un forclusif ? De même pour « *homme* » dans la phrase « il

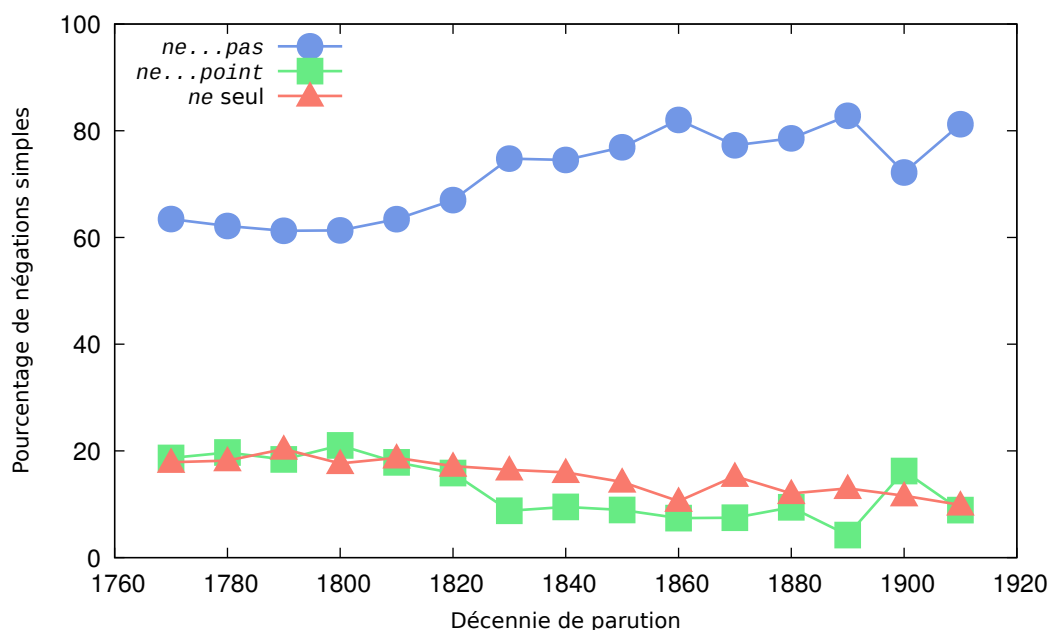


FIGURE 5.1 – Évolution à travers le XIXe siècle des taux de fréquence des forclusifs *pas* et *point* ainsi que celui de la négation à *ne* seul, exprimée en pourcentages entre elles dans le corpus Frantext.

ne vit homme » ? Pour ces raisons, le graphique 5.2 ne rapporte que le taux moyen par demi-siècle de la création estimée des textes médiévaux du corpus MCVF, sans faire de distinction autre que celle entre les trois forclusifs les plus utilisés : *pas*, *point* et *mie*. Il est clair que la négation sans forclusif est la norme, mais qu’une lente perte dans sa domination est évidente à travers le temps. La première chute est suscitée par l’essor de *mie* vers l’an 1200, mais ce forclusif se voit lui-même supplanté par *pas* environ cent ans plus tard. Le forclusif *point* entre sur la scène vers l’an 1400.

En connexion avec le graphique 5.2, il est intéressant de noter que si dans son mémoire, SCHWEIGHÆUSER (1852) suggère un lien entre l’usage du forclusif *pas* dans le français et les noms « *pes* » (*pied*) et « *passus* » dans des textes latins antérieurs, en citant notamment trois exemples en latin où l’un ou l’autre de ces deux mots sont utilisés dans une négation, le graphique 5.2 montre que l’essor de *pas* est bien postérieur au temps du latin vulgaire, de sorte que les rares exemples qu’il a trouvés ne peuvent être que de simples coïncidences. Cela ne veut pas dire, cependant, que *pas* n’a pas été initialement un substantif comme tout autre, mais les preuves manquent.

5.1.2 Concurrence entre les négations simples avec ou sans forclusif

Par « négation simple », nous excluons toute négation composée où le forclusif n’est pas un de *pas*, *point* ou *mie*, c’est-à-dire que nous excluons les cas où le forclusif est un adverbe de temps ou de comparaison. Par exemple, les cas suivants sont donc exclus, jugés comme des négations « non-simples » car elles comportent plus d’information qu’une simple négation.

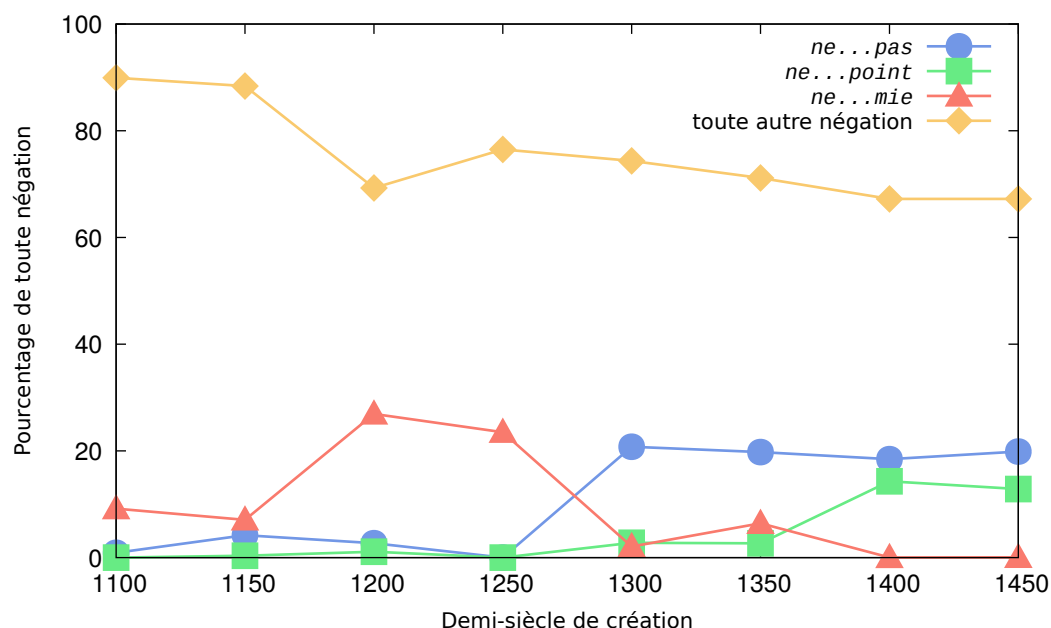


FIGURE 5.2 – Évolution pendant le moyen âge des taux de fréquence des forclusifs *pas*, *point*, *mie* ainsi que celui de toute autre négation (pour la plupart, elle correspond à la négation à *ne* seul), exprimée en pourcentages dans le corpus MCVF.

- (1) Je ne mange **jamais** de pain
- (2) Je ne sais **guère** comment cela marche
- (3) Elle n'est **plus** à son poste
- (4) Il n'en sait **rien**

En revanche, nous incluons ces cas-ci dans l'analyse :

- (5) Je n'ai pas de pain
- (6) Il n'y a point de problèmes

car ils peuvent être considérés comme des expressions de négations simples de phrases assertatives telles que « il y a des problèmes ». Or, nous excluons – peut-être à tort – les cas analogues

- (7) Je ne possède **aucune** voiture
- (8) Il n'y a **aucun** problème

parce que nous voulons vouer l'étude de l'interaction de la construction avec *aucun(e)* avec les deux premiers à la prochaine section : « *pas de* » et « *point de* ».

Pour ce qui concerne l'évolution de la négation avec ou sans forclusif, les résultats de la méthode des moindres carrés pour trouver les coefficients α_{ij} à partir des textes du corpus Frantext sont à trouver dans le tableau 5.1. En somme, l'usage de *ne... point* n'exerce qu'un très faible effet sur le taux de fréquence de *ne... pas* et

TABLEAU 5.1 – Coefficients de suppression (notés comme « l'influence des colonnes sur les lignes ») entre les variantes de la négation simple selon le modèle dynamique de ce travail pour les données du corpus du XIXe siècle. Par souci de clarté, les nombres sont multipliés par cent.

	<i>ne... pas</i>	<i>ne... point</i>	<i>ne seul</i>
<i>ne... pas</i>		0,77	3,53
<i>ne... point</i>	8,40		0,00
<i>ne seul</i>	6,76	0,00	

aucun du tout sur celui de la négation sans forclusif, tandis qu'il a tendance à être fortement supprimé par *ne... pas*, sur lequel la seule force supprimante vient de *ne seul* (notons cependant que l'effet supprimant de *ne... pas* sur *ne seul* est beaucoup plus fort que l'inverse).

Ces résultats sont similaires à ceux de GRIEVE-SMITH (2009), malgré une méthode légèrement différente.¹ Comme lui (*ibid.*), nous trouvons que la construction *ne... pas* supprime plus fortement celle de *ne... point* qu'elle ne supprime celle sans forclusif qui, à son tour, supprime l'usage de *ne... pas* mais non celui de *ne... point*. La seule différence est que nous trouvons que *ne... point* est quasi dépourvu de toute force normative, tandis que GRIEVE-SMITH (2009) rapporte que *ne... point* a un effet supprimant sur *ne seul*. Or, les textes utilisés pour cette analyse-ci couvrent une période historique bien plus courte que celle de GRIEVE-SMITH (2009), chose qui peut facilement expliquer cette différence.

Cette dernière découverte est importante, parce qu'elle implique que les deux constructions, *ne... point* et *ne* sans forclusif, sont complètement indépendantes l'une de l'autre. Pour cette raison, il est donc probable qu'elles répondent à des besoins langagiers différents, c'est-à-dire qu'elles ont des champs sémantiques (ou bien pragmatiques) différents. Cela se montrera pertinent pour la discussion que nous mènerons dans la section 5.2.2.

5.1.3 Concurrence entre « *pas de N* », « *point de N* » et « *aucun N* »

Pour exprimer l'absence d'une chose quelconque, on a généralement dans le français moderne le choix syntaxique entre trois constructions :² « *pas de N* », « *point de N* » et « *aucun(e) N* », où N désigne un nom quelconque. Il est ici intéressant de noter que l'usage de *pas de* était rare il y a seulement quatre cents ans, étant par exemple

1. Non seulement dans le traitement numérique, mais aussi dans le choix de négations : GRIEVE-SMITH (2009) exclut, entre autres, les négations « explétives » (« je crains qu'il **ne meure** ») et celles des comparaisons (« il y a longtemps que je **ne t'ai (pas)** vu ») de son analyse, tandis que je les inclus toutes.

2. Il n'échappe pas au lecteur attentif qu'il y en a davantage, comme par exemple la construction « *absence de N* », ou des variations sur ce modèle (*manque de, faute de, etc.*), mais elles sont toutes très rares et ne correspondent donc pas à des constructions syntaxiques de base.

TABLEAU 5.2 – Coefficients de suppression (notés comme « l'influence des colonnes sur les lignes ») entre « *pas de N* », « *point de N* » et « *aucun(es) N* » selon le modèle dynamique de ce travail pour les données du corpus du XIXe siècle. Les nombres sont multipliés par cent.

	<i>pas de</i>	<i>point de</i>	<i>aucun</i>
<i>pas de</i>		28,8	0,00
<i>point de</i>	23,3		8,33
<i>aucun</i>	5,14	11,5	

complètement absent des œuvres de MOLIÈRE (MEUNIER & MOREL, 1993).³ L'évolution diachronique de ces structures nominales mérite un examen à part à cause de cette particularité.

Refaisant l'analyse de ci-dessus, nous rapportons les coefficients de suppression dans le tableau 5.2. Il est clair que les résultats ne sont pas complètement pareils à ceux de la section précédente. Notamment, les coefficients de suppression α sont beaucoup plus grands, témoignant de développements diachroniques plus rapides par rapport à ceux de la section précédente (sur une échelle relative). De plus, les forces supprimantes entre « *point de N* » et « *pas de N* », l'un sur l'autre, sont à peu près égales, le rôle de *point* étant beaucoup plus solidifié dans cette construction grammaticale qu'en général. C'est donc l'action combinée de « *pas de N* » et de *aucun* sur « *point de N* » qui est responsable de la chute de l'usage de celui-ci et non pas celle de « *pas de N* » seul. Curieusement, *aucun* n'exerce aucune force supprimante détectable sur « *pas de N* », bien qu'il ait tendance à supprimer la construction « *point de N* » et à être supprimé par « *pas de N* ». Les forces réciproques entre « *point de N* » et *aucun* sont, elles aussi, plus ou moins égales.

Pour conclure, il est évident que la construction « *point de N* », à l'exception du forclusif *point* employé en général, conserve encore au XIXe siècle beaucoup de force. Au Moyen Âge, comme nous allons le voir, il était le seul à prendre un complément du nom. Il y a à cela une explication qui se présente immédiatement à l'esprit : le forclusif *point*, à la différence de *pas*, dérive d'un nom concret. Comme tel, il est facile d'imaginer la signification concrète de ce qu'est, par exemple, « un point de fromage », mais impossible de faire la même chose avec *pas* : le groupe nominal étant alors abstrait et non concret. Le même argument peut être avancé pour *mie de*, et il n'est pas difficile d'imaginer que *mie* ait été remplacé par *point* parce que ces deux forclusifs nominaux occupaient des champs sémantiques plus ou moins identiques. L'énigme reste de savoir pourquoi *pas* est devenu le forclusif standard, car celui-ci, dérivant d'un nom abstrait, semble mal adapté aux deux rôles que son concurrent *mie* pouvaient remplir. Il aurait été intéressant de tracer l'essor de « *pas de N* » à l'aide du modèle glottochronologique, mais il nous manque malheureusement un nombre

3. MOLIÈRE est probablement un peu archaisant dans son usage. Dans *La princesse de Clèves* de Madame de LAFAYETTE, l'édition de 1689 (parue pour la première fois en 1678), je compte sept occurrences de « *pas de N* ». Un nombre bien inférieur, il est vrai, à celui de *point de* qui est à tout le moins deux fois plus grand, mais différent de zéro tout de même.

suffisant de textes de l'époque de son accroissement pour que cela soit possible avec autant de détails que nous avons dans l'analyse ci-dessus.

5.2 Différences sémantiques

Dans cette partie du mémoire, nous essayons d'établir les différences sémantiques entre l'usage de la négation à *pas*, à *point* et sans forclusif dans le moyen français et le français classique. Notre point de départ est l'ensemble des travaux de FLORES VARELA (1977), de MEUNIER et MOREL (1993, 1994), de MARTIN (1972) et de LARRIVÉE (1995).

5.2.1 Sémantique de *pas* et de *point* en moyen français

Les deux forclusifs *pas* et *point* ont coexisté pendant longtemps après le Moyen Âge en français. Dans le roman médiéval *Fierabras* de Jehan BAGNYON (2013), *point* est utilisé comme forclusif 1,2 fois plus souvent que *pas*.⁴ Dans les pièces de MOLIÈRE, environ 250 ans plus tard, les rôles sont légèrement inversés : *pas* est alors utilisé 1,4 fois plus souvent que *point* (MEUNIER & MOREL, 1993). Selon le principe de CROFT (GRIEVE-SMITH, 2009), la longévité de *point* doit s'expliquer par une différence de sens par rapport à *pas*. (Puisque *point* est pratiquement disparu de la langue courante de nos jours, il s'ensuit que cette différence s'est érodée avec le temps.) Notre tâche est d'identifier cette différence.

Bien que la négation à *ne* seul soit très courant dans *Fierabras* (BAGNYON, 2013), on y trouve à six reprises, à première vue, le cas opposé, à savoir la négation exprimée par le forclusif seul dont voici toutes les occurrences (quelques virgules sont ajoutées entre crochets pour rendre plus lisibles les phrases)

- (9) et fut content de batailler a luiz a piedz pource qu'il avoit point de cheval qui fust sien.
- (10) et sçay tu point ou je suis[,] voy tu riens que je fais.
- (11) et ces pers de france sont ilz point desconfitz.
- (12) se tu veulx point pourchasser que Ballam ton père se veulle baptiser et renoncer mahom et tous ses dieux diabolicques[,] j'en seray bien joyeux
- (13) Le conte Olivier[,] sçavez riens de sa grant fierté[,] qui [...]
- (14) richart[,] qui sçait bien la region[,] pourra estre bien loing avant qu'ilz en sachent riens

Notons d'abord que cette omission de *ne* ne se produise qu'avec *point* et *riens* et non jamais avec *pas*. À partir de cette observation, on est tenté de dire que le forclusif

4. Le texte ne contient que deux occurrences de *mie* (sous l'orthographe *mye*) : « ne le me cele mye » et « Je ne me deffie mye de ta misericorde. »

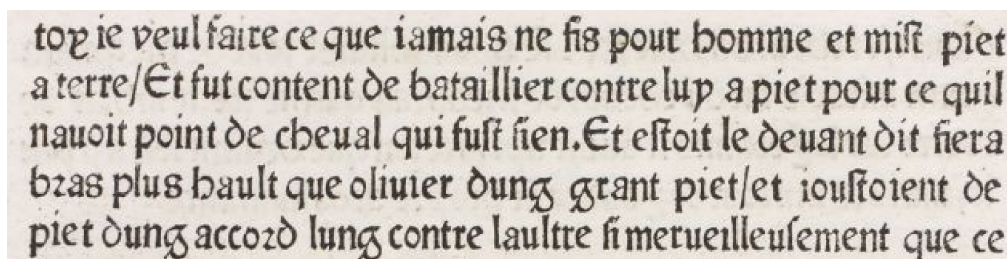


FIGURE 5.3 – Fac-similé de la première édition de *Fierabras* où la phrase (9) s'écrit indubitablement avec la négation *ne* en place (toutes fois élidée).

point a une valeur sémantique plus négative que celle de *pas*, car il ne semble pas avoir besoin de renforcement par *ne*.

Cette conclusion est cependant trop hâtive. D'abord, l'omission de *ne* dans l'exemple (9) est sans doute une erreur introduite par le typographe. Dans la première édition de *Fierabras* de 1478, la phrase était bien « il n'avoit point de cheval », comme on peut le voir dans la figure 5.3. L'édition électronique de *Project Gutenberg* est principalement basée sur l'édition illustrée de 1497, dans la transcription de laquelle les transpositeurs ont corrigé environ deux cents erreurs de ce type évident (caractères retournés de 180°, doublons, permutations de lettres, etc. : voir les commentaires des transpositeurs dans BAGNYON, 2013), erreurs pour la plupart si flagrantes qu'il est impossible de les prendre pour un reflet de l'usage oral de l'époque. On peut facilement vérifier le nombre et la nature des erreurs car les deux éditions sont disponibles en version fac-similé sur le site web de la Bibliothèque nationale de France.⁵

Puis, il faut noter que deux de ces exemples, (12) et (14), ne sont clairement pas, en effet, des négations sémantiques. Dans (14), *riens* veut tout simplement dire *quelque chose* (le mot est étymologiquement lié au mot latin « *res* » avec la signification « chose »). Pour la même raison, (13) permet une lecture ambiguë, à la fois négative et positive et c'est pareil pour la seconde moitié de (10). Nous observons ici que selon FLORES VARELA (1977), *point* sans *ne* dans une phrase interrogative du moyen français n'est pas négatif mais un renforceur de doute. Cette interprétation est certainement possible pour les phrases (10) et (11), et nous avançons ici l'hypothèse qu'il est aussi vrai pour les conditionnels introduits par *se/si*. Après ces considérations, il ne reste plus aucune phrase clairement niée où *ne* est absent.

Tournons-nous vers la comparaison directe des phrases niées avec *pas* et avec *point*. Quant au français classique, la différence entre *pas* et *point* est surtout celle de l'abrogation ou non de l'« accord préalable » entre les locuteurs (MEUNIER & MOREL, 1993, 1994). Dans l'allemand et le suédois parlés, l'accord préalable est souvent signalés par les marqueurs discursifs « *ja* » (pour l'allemand, c'est l'homophone de l'affirmatif) et « *ju* », comme dans cet exemple du suédois :

- (15) *Det är ju kallt ute.*
'Ce est froid dehors.'

5. Voir <http://gallica.bnf.fr>

« Il fait froid dehors[, vous savez/tu sais]. »

La particule « *ju* » signale ici que le locuteur sait que le contenu de son énoncé est connu par son interlocuteur, et elle pourrait se traduire la plupart du temps par « vous savez » (ou « tu sais ») en français contemporain, et la phrase (13) ci-dessus en est peut-être un exemple du moyen français (mais le sens de cette phrase est ambigu ou, pire, renversé pour le lecteur moderne, même dans son contexte).

La question de savoir si l'usage de *pas* plutôt que de *point* entraîne, comme le prétendent MEUNIER et MOREL (1993, 1994) pour le français classique, une abrogation aussi dans le moyen français de cet « accord préalable » ne peut pas facilement être résolue car il y a très peu de discours direct dans *Fierabras*. Il y a cependant d'autres différences sémantiques identifiées entre ces deux forclusifs dans les pièces de MOLIÈRE qui peuvent être étudiées dans le roman. Dans MOLIÈRE, *pas* seul s'utilise quand « la négation est limitée [...] à une quantification ou une comparaison » (MEUNIER & MOREL, 1994). Cependant, ce n'est certainement pas le cas dans *Fierabras*, comme en témoignent les exemples suivants où le français classique n'admettrait que *pas* :

- (16) car il n'est **point** plus grant que je suis.
- (17) car a soupper il ne bevoit **point** plus de trois fois.
- (18) et charles je n'en ayme **point** plus chierement.

En effet, le cas semble plutôt renversé, car il n'y a qu'une seule occurrence dans *Fierabras* où *pas* sert comme négation à une quantification, à savoir

- (19) Et encores ce ne fut pas le plus fort.

et il n'est pas sûr que le français classique interdise vraiment cette construction spécifique, car la quantification en question est un superlatif.

Finalement, il est peu surprenant de noter – vu que c'est encore le cas dans les textes de MOLIÈRE (MEUNIER & MOREL, 1993, 1994) environ deux cents ans plus tard – que dans *Fierabras*, le forclusif *pas* ne prend jamais de complément du nom, laissant cette partie du champ sémantique complètement à *point*. Voir la remarque à la fin de la partie 5.1.3.

5.2.2 Négation sans forclusif comme négation de virtualité

Dans son étude de la langue de nos jours, LARRIVÉE (1995) prétend, en donnant de nombreux exemples comme soutien, que la négation à *ne* seul est encore productive dans la langue littéraire mais qu'elle se limite à la négation des propositions dites virtuelles. Avant d'expliquer ce qu'est une proposition « virtuelle », nous notons que la théorie de LARRIVÉE (1995) a beaucoup en commun avec une autre théorie, qui peut bien être la même, à savoir celle de MARTIN (1972), qui prétend expliquer la négation en moyen français. Si les conditions du non-emploi de forclusifs

étaient les mêmes au Moyen Âge qu'en temps moderne, cela indiquerait qu'il n'y a pas eu d'évolution à cet endroit grammatical.

Afin de donner du sens au concept de la « proposition virtuelle » (dont l'opposé est la « proposition actuelle »), résumons les quatre caractéristiques possibles de la proposition virtuelle qu'en donne MARTIN (1972). Quant à la proposition virtuelle,

1. ou elle concerne l'incertitude, souvent marquée par l'usage du subjonctif ;
2. ou elle concerne la possibilité, la volonté ou l'obligation, indiquées par l'usage d'un verbe auxiliaire de mode approprié, et non pas la réalité du fait ;
3. ou elle concerne l'hypothèse, indiquée par la conjonction *si* ;
4. ou elle contient un substantif indéterminé.

Ce sont quatre cas différents que MARTIN (1972) rassemble sous le même terme de « virtualité ». Il est au moins discutable si le dernier des points de cette liste mérite vraiment une telle désignation. En tout cas, voici quelques exemples construits en français moderne à partir de ces quatre cas :

- | | | |
|------|------------------------------------|-------------------|
| (20) | Je ne crois pas qu'il vienne. | (incertitude) |
| (21) | Je peux partir dès demain. | (possibilité) |
| (22) | Je veux rester ici. | (volonté) |
| (23) | Je dois vous dire une chose. | (obligation) |
| (24) | Si tu viens demain, je serai prêt. | (hypothèse) |
| (25) | J'ai peur. | (nom indéterminé) |

Notons en passant que dans le corpus médiéval qu'il étudie, MARTIN (1972) trouve que 33,7 % de toute négation manquent de forclusif, et que ce chiffre monte jusqu'à 53,9 % si l'on ne compte que les négations simples (c'est-à-dire la négation à *ne* seul et à *ne... pas*, à *ne... point* ou à *ne... mie*). En effet, plus de la moitié des négations sont classées comme « virtuelles » dans son étude : 52,6 % (MARTIN, 1972). Notons aussi que les forclusifs étant aussi des substantifs ordinaires, le quatrième critère semble par inadvertance inclure toute négation avec forclusif. En les excluant *a priori* (en jugeant, par exemple, que *goutte* compte comme forclusif tandis que *armée* est un nom ordinaire dans une phrase telle que « je ne vois armée », complètement grammaticale dans le moyen français), MARTIN (1972) renforce sa théorie par la tautologie.

Rappelons que la découverte d'une indépendance totale entre l'usage de *ne* sans forclusif et de *ne... point*, dans la Section 5.1.2, pourrait indiquer que si *ne* seul est la négation de virtualité, *ne... point* ne l'est sûrement pas. Cela s'accorde bien avec l'idée, assez répandue, que *point* nie plus fort que *pas*. Il est donc peu étonnant que les théories de MARTIN (1972) et LARRIVÉE (1995) soient en général bien renforcées par les corpus étudiés dans ce travail pour le XIXe siècle, où la plupart de négations sans forclusif identifiées sont bien des propositions virtuelles, signalées dans la majorité des cas ou par le *si* conditionnel ou par le verbe pouvoir dans son rôle de

verbe auxiliaire (pour la plupart) ou par le verbe savoir dans le même rôle (dans une moindre mesure). Mais comme la découverte de la Section 5.1.2 ne s'étend pas à la paire *ne... pas-ne... point*, on n'est pas étonné d'y trouver aussi des exceptions, telles que la suivante qui contredit la règle en utilisant une négation sans forclusif dans le syntagme principal d'une proposition clairement non-virtuelle,⁶

- (26) La parole n'y eût point suffi; pas plus à l'origine des choses qu'au Sinaï et au calvaire, Dieu **ne s'est contenté** de la parole pour édicter ses lois. (Le Père LACORDAIRE, *Conférences de Notre-Dame, année 1848 : De Dieu*)

De plus, si l'on remonte un peu plus dans le temps (laissant ainsi la validité de l'analyse glottochronologique du XIXe siècle), on trouve vite de nombreuses exceptions, telles (l'emphase ajoutée par ma main partout) :

- (27) [...] il me faudroit un protocole, comme Darius, pour **n'oublier** l'offense qu'il avoit reçu des Atheniens [...] (MONTAIGNE, *Essais*, L. 1, Ch. 9)

et

- (28) HARPAGON **Non ferai**, de par tous les diables! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait! (MOLIÈRE, *l'Avare*, Acte V, Scène III)

Si nous poussons la recherche encore plus loin dans le passé, nous trouverons, dans le texte qui a la plus grande densité de négations sans forclusif parmi ceux que nous avons parcourus, entre autres l'exemple suivant :⁷

- (29) Mes en cel tens om **ne li conoiseit**. (ANONYME, Traduction médiévale de *Historia Caroli Magni*, connu comme « Pseudo-Turpin »)

mais comme cet exemple est une traduction médiévale d'un manuscrit latin, on peut éventuellement attribuer la particularité de cette tournure syntaxique à l'influence de la langue source.

Dans *Fierabras*, on trouve environ trois à quatre cents occurrences syntaxiques de la négation sans forclusif, dont seulement une petite partie est clairement composée de négations non-virtuelles (en partant des critères énumérés ci-dessus), dont voici quelques exemples :

- (30) Le roy pour lors **n'en fist** autre responce [...]

6. L'exemple est intéressant aussi à cause de l'usage de *pas* sans renfort de *non*. Cela va à l'encontre de la formalité du reste de l'énoncé.

7. J'ai depuis compris, dans le cours de mes études, que cet exemple est un peu mal choisi, car « *om* » (*homme* en orthographe moderne) n'est pas traduisible par *on* en français moderne, mais plutôt par *personne*. La signification serait alors « personne ne le connaissait », plutôt que « on ne le connaissait pas », que j'ai cru d'abord. Ainsi, la syntaxe de la phrase est la même que celle de la langue moderne mais puisque le mot « *om* » n'était pas grammaticalisé à l'époque (transformé en pronom comme *personne* l'est de nos jours), nous avons toujours affaire à une phrase niée non-virtuelle sans forclusif.

- (31) Et quant ilz **ne faisoient** cela [...]
- (32) Des tresves de charles et D'aigolant et de la mort de ses gens et pourquoy
Aigolant **ne se baptisa** (titre de chapitre)
- (33) Helas pourquoy t'ay je amené dans estrange contree pourquoy **ne suis** je
mort comme toy.

Des objections contre les exemples (30) et (31) pourraient être levées car il est possible de les considérer comme des cas spéciaux du critère numéro quatre (nom indéterminé, bien que *cela* soit plutôt un pronom). En revanche, il faut se demander pourquoi MARTIN (1972) ne discute pas du cas du verbe *cesser*, qui n'est pas inclus dans la catégorie de la virtualité, et dont la négation sans forclusif apparaît dix fois dans *Fierabras* sur treize (il y en a deux avec *jamaïs* et une avec *point*). Il y a d'ailleurs la construction « *ne... ni ne... ni ne...* » où le forclusif est interdit même dans la langue écrite contemporaine, qu'il y ait virtualité ou non. Tout cela reste inexpliqué par MARTIN (1972).

En somme, même si la négation sans forclusif étaient la « négation de virtualité » du moyen français (et on peut en discuter), elle aurait en tout cas perdu ce statut durant la Renaissance, chose dont témoignent non seulement les exemples (26), (27) et (28) cités ci-dessus mais aussi le fait (purement logique) qu'il est impossible de réconcilier le nombre majoritaire des propositions virtuelles (après tout, leur nombre devrait être à peu près stable à travers le temps, excepté les cas qui s'associent au critère numéro quatre) avec la chute de l'emploi de la négation sans forclusif. La non-interaction entre les négations à *point* et à *ne* seul (voir la section 5.1.2) durant le XIXe siècle est, cependant, une indication possible que *point* est devenu pendant un temps la négation de l'« actualité » et la négation sans forclusif celle de la « virtualité », ou quelque chose de ce genre.

5.3 Concordance négative

Par le terme « concordance négative », nous entendons le phénomène sémantique où l'entassement de mots à valeur négative sert à renforcer une négation plutôt que de la renverser.⁸ Comme pour tout phénomène sémantique, on ne trouve pas de consensus universel sur sa définition. D'aucuns diront qu'une phrase simple telle que « vous ne savez rien de moi » est un bon exemple de la concordance négative en français (entre *ne* et *rien*), tandis que d'autres prétendraient que *ne* ou *rien* ne possèdent aucune valeur négative en soi et que, par conséquent, il n'y a point de concordance négative dans la phrase citée. La conclusion dépend de ultérieurement l'analyse sémantique. Comme nous analyserons la question à travers le temps, la

8. Comme un exemple de la concordance négative, notons que dans certains basolectes anglais, la phrase « *I didn't do nothing* » veut dire l'équivalent de « je n'ai rien fait » tandis que dans l'anglais standard, la signification est celle de « j'ai [en effet] fait quelque chose ». Si la langue prône la première de ces deux significations, elle est censée être une langue à la concordance négative.

question de l'existence ou non de la concordance négative devient si possible encore plus difficile à résoudre définitivement.

Ceci dit, bien que l'on ne puisse jamais attribuer définitivement la valeur négative d'un énoncé à tel ou tel de ses éléments constitutifs, tant que l'on suppose que la valeur d'un même mot est à peu près constante à travers un même texte, on peut souvent lui attribuer une valeur univoque à l'aide de l'analyse d'un ensemble de plusieurs phrases différentes, et c'est la stratégie que nous emploierons. Notons aussi que nous excluons de considération le *ne* explétif dont les origines étymologiques sont différentes (ce phénomène existe aussi en italien, et vient ultérieurement du latin) : en voici donc un exemple de ce que nous *ne* considérons *pas* comme de la concordance négative,

(34) Je ne doute pas qu'il ne vienne.

5.3.1 Concordance négative dans le français moderne

Les mots *personne*, *rien*, *jamais* et *aucun* étant dans le français contemporain d'une valeur plutôt négative en soi (c'est-à-dire qu'ils servent à nier une phrase sans l'appui d'aucun autre mot négatif : par exemple, *sans* ou *ne*, le dernier étant rarissime à la langue populaire)),⁹ on trouve – comme dans les autres langues romanes d'ailleurs – de la concordance négative, comme dans les exemples suivants (nous choisissons des exemples où la valeur négative ou non de *ne* n'est pas pertinente pour notre argumentation ; nous requérons seulement des cas où le nombre de forclusifs est supérieur au nombre de *ne*) :

- (35) a. Il ne se passe jamais rien ici.
 b. Personne n'en saura jamais rien.
 c. « Je n'ai jamais rien vu qui ressemble à cela [...] » (*Le Monde*, 24.02.2009)
 d. « Jusqu'à-là, je n'avais jamais rien lu. » (*Le Monde*, 09.01.2018)

Mais il y a aussi des exemples (mais moins nombreux) où la concordance négative est absente, tels

- (36) a. On ne cueille jamais quelque chose avec les mains fermées. (proverbe)
 b. « Nous veillons à la qualité, mais elle n'est jamais quelque chose d'acquis. » (*Le Monde*, 23.01.2014)
 c. « La pression, je ne sais pas si ça me porte, mais ce n'est jamais quelque chose que j'ai trouvé insurmontable. » (*Le Monde*, 25.02.2014)

9. Il y a quelques exceptions importantes, dont celle-ci : « si jamais vous venez à Paris, vous serez le bienvenu » où *jamais* signifie « un jour » plus ou moins, mais elles sont très rares.

Parfois, la phrase est ambiguë entre deux lectures opposées : celles avec ou sans concordance négative (en l'absence de concordance négative, deux négatifs se combinent en donnant un positif). La phrase suivante est rapportée comme ambiguë par des locuteurs natifs (CORBLIN, DÉPREZ, de SWART, & TOVENA, 2004) :

(37) Aucun enfant n'a rien mangé.

En langue moderne, cette phrase peut signifier « tout enfant a mangé » aussi bien que son inverse : « personne n'a mangé ». En revanche, la phrase suivante (CORBLIN et al., 2004), n'accepte que l'interprétation sans concordance négative.

(38) Aucun enfant n'a mangé aucun gâteau.

La seule lecture admissible semble être celle de « tout enfant a mangé des gâteaux ». Par manque de temps, nous n'entrerons pas dans une analyse syntaxique et sémantique approfondie de la concordance négative dans la langue contemporaine. Plutôt, nous essayerons à la fin de la prochaine section d'établir s'il y a eu des changements diachroniques dans l'interprétation des deux derniers exemples ci-dessus. Ce que nous tirons de cette partie est que différents mots négatifs ont des tendances bien différentes à soutenir ou non la concordance négative entre eux, un reflet sans doute de leur histoire étymologique, sur laquelle nous nous pencherons dans la section suivante.

5.3.2 Origines de la concordance négative en français

Les vraies origines de la concordance négative remontent fort probablement au latin vulgaire des derniers siècles de l'empire romain occidental. Sinon, il est difficile d'expliquer pourquoi les langues romanes partagent si bien ce phénomène (voir le chapitre 2). Aussi trouvons-nous, dans le plus vieux texte français, les *Serments de Strasbourg*, la concordance négative apparente, dont voici le premier de deux exemples (tous les deux se construisent avec *nul*) :

(39) *Et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui meon uol cist*
 Et avec Lothaire nul pacte non jamais je prendrai qui ma volonte ci
meon fradre Karl in damno sit.
 mon frère Karl en damnation soit.
 « Et avec Lothaire, je ne ferai jamais à bon escient aucun pacte qui nuise à mon frère-ci Karl. »

Le latin classique emploierait ici « *umquam* » à la place de « *nunquam* » qui est la version négative car il est difficile de s'imaginer un sens positif à cette phrase (c'est-à-dire, « un jour, je trahirai mon frère »). La concordance négative à cette époque ne paraît cependant pas absolue, comme en témoigne l'exemple suivant de la *Séquence de saint Eulalie*, un poème datant aussi du IX^e siècle.

- (40) *Niule cose non la pouret omque pleier*
 Nulle chose ne la put jamais plier
 « Rien ne put jamais la faire plier »

Il paraît ici que la négation est marquée deux fois (une fois par « *niule* » et une fois par « *non* », ce qui produit une concordance à toute apparence), mais l’auteur emploie quand même « *omque* » de préférence sur son analogue négatif « *nomque* » (utilisé dans les *Serments*), bien que la variante négative n’eût en rien nui au mètre du vers.

Pourtant, l’une des choses distinguant le français des autres langues romanes, et que nous avons signalée déjà dans l’introduction, est que les mots de la négation française sont pour la plupart issus, non de leur homologues latins directs, mais de mots latins à valeur positive. Cela pourrait indiquer que dans le passé, le français évita pendant un temps la concordance négative. L’exception paraît être le pronom et adjectif *nul* (étymologiquement lié à « *nullus* » du latin) et ses dérivées qui, de nos jours (syntaxiquement) tant qu’au Moyen Âge (supposément sémantiquement; nous reviendrons sur cette question), s’emploient en conjonction avec la négation *ne*. Le « *n* » initial révèle une étymologie de mot négatif. Se trouvant incapable de fournir une explication à cette anomalie du système des négations françaises, SCHWEIGHÆUSER (1852, p. 239) ne peut autre que constater : « [l]a réunion de *ne* et de *nul* est un reste de ces redondances familières au moyen âge ».

L’exception ci-dessus n’est cependant pas complètement fondée dans l’usage du Moyen Âge, une observation qui a échappé à SCHWEIGHÆUSER (1852) car PERLE (1878) souligne que *nul*, quand celui-ci n’a pas l’appui de *ne*, s’emploie souvent en moyen ou en ancien français dans un sens positif et indéterminé,¹⁰ et nous en avons trouvé beaucoup d’exemples dans *Fierabras*, dont voici quelques-uns :

- (41) car il estoit eagé plus que nulz des aultres.
 (42) car je prometz a dieu que tout avant que nul de nous fust avallé [...]
 (43) se nous avons offencé a nulluy en l’onneur de dieu que il nous soit pardonné

Cet emploi de *nul* est donc diamétralement opposé à ses origines étymologiques et très similaire à celui de *aucun* aujourd’hui : *nul* signifie ici « qui que ce soit ». Quant à *aucun*, sa signification dans *Fierabras* est plutôt « quelque » au singulier et « certains » au pluriel :

- (44) Le roy clovys après aulcun temps commença a faire guerre mortelle encontre les alemans
 (45) aulcuns les emportoient sur leurs chevaux et les autres les salloient pour les maintenir et emporter en son pays

10. Par chance, j’ai vu dans une grammaire moderne (BOYSEN, 1996) que cet emploi de *nul* reste toujours admis dans la langue littéraire contemporaine.

Il est donc facile de voir pourquoi *aucun* n'est pas utilisé dans les négations, tandis que *nul* l'est. Dans la langue moderne, les deux cas correspondraient à des phrases telles que

(46) *Je n'en sais pas quelque chose

(47) Je ne connais qui que ce soit ici

En effet, pour *aucun*, le dérivé adverbial est le seul que nous avons trouvé employé en conjonction avec des négations, et il paraît alors comme synonyme de *nullement* (voir ci-bas). Nous en citons deux exemples de *Fierabras* :

(48) car sans cesser aulcunement il n'arresta jusques a tant que il eust recouvré le pays des crestiens

(49) mais de ces copz il fendit la roche jusques a terre et ne la peut despecer aulcunement.

Il ne fait aucun doute que l'adverbe *aucunement* (*aulcunement*) est incontestablement d'une valeur univoquement positive :

(50) Et se aucunement en ce livre j'ay mesprins ou parlé aultrement que bon langage substancieux plain de bon entendement A tous facteurs et clerchez j'en demande correction et emandement et des faultes pardon.

On voit aussi par cet exemple que l'adverbe a la signification de « dans le moindre degré », ce qui explique sa facilité pour renforcer les négations. Afin d'être aussi exhaustif que possible, citons ici aussi un exemple avec *nullement* :

(51) J'ay desja mys a mort par la valeur de ma personne dix roys de grant puis-sance lesquelz n'ont sceu resister contre ma force **nullement**.

Par la discussion précédente, on est tenté de conclure que *nul* n'est que d'une valeur positive et qu'il a donc toujours besoin de l'appui d'un autre mot négatif (*ne*, *sans*, *etc.*) pour que le syntagme soit nié. Or, bien contrairement à *aucun*, il y a aussi des cas où *nul* est clairement d'une valeur négative, comme en témoignent les exemples suivants (il est curieux de noter que cela ne semble se produire que lorsque *nul* est utilisé comme adjectif) :

(52) Je voy la loy que tu m'as dicte bonne et par tes œuvres tu la monstre de nulle valeur.

(53) celluy qui sera vaincu[,] sa loy soit tenue pour nulle [...]

(54) [il] fut content [...] de faire paches [...] que celuy qui perdroit[,] que son dieu fust de nulle valeur et réputé a neant.

Ce dernier mot vaut une petite explication. Dans *Fierabras* (BAGNYON, 2013), *neant* apparaît six fois, toujours à valeur négative pleine et non jamais dans une situation de concordance négative (ni même avec *ne*).

Dans le français de nos jours, *personne* est le pronom indéterminé négatif qui a supplanté *nul*, dont l'usage est devenu rarissime aujourd'hui. Cette évolution découle directement du principe de CROFT (GRIEVE-SMITH, 2009), si *nul* et *personne* occupent le même champ sémantique. En effet, l'usage de *nul* paraît être en déclin déjà au temps de BAGNYON. Dans *Fierabras*, pour 44 % des occurrences de *personne* et pour 54 % de celles de *homme*, il s'agit d'un emploi dans une négation quelconque, mais parce que *homme* apparaît au total 1,5 fois plus souvent que *personne*, la négation *ne... homme* est beaucoup plus fréquent que son concurrent *ne... personne*. Le taux de fréquence de *nul* n'est qu'à peu près la moitié de celui de *personne*, mais en revanche la plupart des occurrences de celui-là sont au sens négatif. Pour signifier « *nemo* » en moyen français, l'usage préfère clairement *ne... homme* à *ne... personne* qui est à son tour légèrement préféré à *ne... nul*. La valeur positive univoque du mot *homme* est incontestable.

5.3.2.1 Hypothèse sur un cycle de concordance négative

En somme, il paraît que dans *Fierabras*, *personne*, *homme* et *nul* (ce dernier dans son emploi comme pronom indéfini et non dans un emploi adjectival) ne sont pas des mots à valeur négative, et que donc la concordance négative était rare au XVe siècle. L'extension de cette idée vient naturellement et nous avançons donc l'hypothèse que *nul* avait encore moins de valeur négative dans le IXe siècle que dans le XVe. Cela veut dire, si l'hypothèse est vraie, qu'il n'y a point de concordance négative dans les *Serments de Strasbourg*, ni dans la *Séquence de saint Eulalie*. Nous avons déjà remarqué que l'auteur de cette dernière œuvre a opté pour *onques* au lieu de *nonques*, évitant ainsi de remplir une concordance négative apparente déjà commencée, et nous trouvons dans l'hypothèse avancée une explication à cela.

Si nous acceptons l'hypothèse pour l'instant, il s'ensuit un corollaire important. Parce que « *nullus* » avait sans aucun doute une valeur négative dans le latin, et que sans doute le bas-latin tardif employait la concordance négative car elle est présente dans les autres langues romanes, cela veut dire que c'est sous l'influence franque que la concordance négative a disparu et que *nul* a été réinterprété comme ayant une valeur positive, ainsi requérant l'appui d'un autre mot négatif dans un énoncé nié. Il est évident qu'avec le temps, même des mots tels que *personne* et *rien* ont fini par obtenir une valeur pleinement négative (mais cela a duré longtemps), et *nul* les ont suivis dans cette évolution. Qu'il y ait eu une influence franque sur la négation française est d'ailleurs évident par l'existence de la négation *ne... guère*. Ce dernier mot signifiait en effet *beaucoup* dans la langue franque (SCHWEIGHÆUSER, 1852).

Beaucoup de soutien pour notre hypothèse est fournie par le texte médiéval *Aucassin et Nicolette* (datant du XIIe ou du XIIIe siècle). Nous y trouvons sept occurrences de *nient*, toujours sans concordance négative et non jamais renforcé par *ne*

lorsqu'il est complément direct du verbe. Aussi ne trouvons-nous là-dedans jamais *nul* et ses variantes (*nule*, *nus*) sans l'appui de *ne* dans les phrases niées et, lorsqu'ils n'ont pas cet appui, la signification est pleinement positive, comme dans les exemples suivants où *nul* est clairement l'équivalent de *aucun* du français moderne :

- (55) *si fu ausi bele qu'ele avoit onques esté a nul jor*
 si fut aussi belle qu'elle avait jamais été à nul jour
 « si elle fut aussi belle qu'elle avait jamais été à aucun jour »
- (56) *nus ne le puet conforter, ne nul bon conseil doner*
 nul ne le put conforter, ni nul bon conseil donner
 « nul ne put le conforter, ni donner de bon conseil »

L'appui que *Aucassin et Nicolette* porte à notre hypothèse est fort, vu que ce texte est antérieur à *Fierabras*. Les quelques exemples dans celui-ci où *nul* est pleinement de valeur négative en soi, à savoir les cas (52), (53) et (54), pourraient ainsi s'expliquer comme dus aux changements produits dans la langue depuis le temps des *Serments*. À partir de ces données, l'hypothèse du manque de la concordance négative dans les plus anciens textes français paraît donc confirmée de manière définitive. Il y a cependant un texte important, à savoir *La chanson de Roland* (datant du XII^e siècle), dont l'usage de *nient* va à l'encontre de notre explication, c'est-à-dire que l'on y trouve à six reprises la construction *ne... nient*. À vrai dire, on n'y trouve jamais d'autres occurrences de *nient*, de sorte qu'il est impossible de vérifier avec certitude la valeur de *nient* en isolation, et il reste toutefois possible que son emploi comme mot pleinement négatif dans *Fierabras* (alors écrit *neant*, quelques siècles plus tard) et dans *Aucassin et Nicolette* (environ un siècle après) corresponde à une évolution sémantique. Il faut aussi prendre en compte les différences possibles dues aux lieux géographiques variés, la *Chanson* constituant dans ce cas une anomalie vu qu'elle fut composée en Grande-Bretagne.

5.3.2.2 Récapitulation

Récapitulons les points principaux qu'il faut tirer de toute la discussion précédente.

- Contrairement au latin tardif, l'ancien français n'avait pas de concordance négative, ce que nous attribuons hypothétiquement à l'influence franque sur la langue.
- Sous cette influence, le mot *nul* a donc été réanalysé comme un mot à valeur positive, dans l'évolution du latin vulgaire vers l'ancien français.
- Le français a ensuite évolué vers la concordance négative, en réanalysant de nouveau le mot *nul* (peu utilisé de nos jours), ainsi que tous les autres mots à valeur étymologiquement positive utilisés dans les négations, comme de valeur négative.

Avec cette partie du mémoire conclue, tournons-nous maintenant brièvement vers la question de l'évolution de l'interprétation des deux exemples (37) et (38). Pour le locuteur du moyen français, *aucun* n'a aucune connotation négative (au point que BAGNYON, 2013 évite même complètement de l'utiliser dans les phrases niées), ce qui ôte, tout au moins, toute ambiguïté de (37) et renverse le sens de (38). En conclusion, la concordance négative semble absente du moyen français, et les forces linguistiques dans la direction opposée si fortes que même des mots étymologiquement à valeur négative exclusive, c'est-à-dire *nul* et ses dérivées, aient développé une valeur polaire qui leur permet une interprétation tantôt positive, tantôt négative, selon les exigences de la phrase. Au moins dans *Fierabras*, le seul mot qui est univoquement négatif, à savoir *néant*, n'accepte le renforcement d'aucun autre mot négatif.

Chapitre 6

Conclusion

Au niveau du vocabulaire, le français a connu une évolution assez lente. On peut aisément lire des textes du XVe siècle (la fin du Moyen Âge) sans l'aide même d'un dictionnaire. Les différences principales appartiennent à la grammaire, et dans ce mémoire nous avons étudié les constructions grammaticales de la négation. Nous récapitulons ici les conclusions à tirer du travail présenté, en n'oubliant pas que certaines de ces conclusions sont spéculatives.

En moyen français, la négation sans forclusif était encore la norme, responsable d'environ la moitié des négations simples et le forclusif était facultatif et servait à renforcer la négation. Le forclusif n'avait point, ou très peu, de valeur négative en soi. La concordance négative, un trait commun aux langues romanes de nos jours, n'existait pas en moyen et en ancien français (comme en latin), ou du moins seulement très faiblement dans le cas de *nul* qui, paraît-il, était plutôt d'une valeur polaire, à la fois positive et négative. Il est cependant fort probable que le bas-latin a connu la concordance négative, vu qu'elle est si répandue parmi les langues romanes d'aujourd'hui, mais elle ne paraît donc pas être passée dans l'ancien français, possiblement à cause de l'influence franque sur la grammaire. C'est la curieuse évolution qu'a subie le français qui depuis lors a réintroduit la concordance négative dans la langue de nouveau, mais cette fois-ci elle se construit à partir de mots anciennement d'une valeur univoquement positive.

La croissance de l'usage de *pas* durant le XIXe siècle, bien qu'affectant toutes les autres négations, a toutefois eu un effet supprimant plus marqué sur *point* que sur la négation sans forclusif. Les différences nettes dans les forces supprimantes calculées entre les différents types de constructions négatives sont d'une valeur d'environ 8,40 (*pas* sur *point*) et de 3,1 (*pas* sur *ne* seul), respectivement. Durant la même période, la négation sans forclusif et celle à *point* n'ont pas eu d'interaction détectable selon le modèle. Cela indique probablement qu'elles ont occupé des « champs » linguistiques différents à l'époque, car elles ne semblent pas avoir été en compétition directe. Si on accepte les observations de LARRIVÉE (1995) et de MARTIN (1972) sur la négation à *ne* seul comme la « négation de virtualité », il faut en tirer la conclusion que *ne... point* fut en effet la « négation d'actualité » la plus spécifique au XIXe siècle, suivi dans cette fonction par la construction *ne... pas* qui n'a montré qu'une faible préférence pour remplir la fonction de la négation de l'actuel plutôt que celle du virtuel.

Or, bien avant ce développement du XIXe siècle, la construction « *pas de N* », où N désigne un substantif quelconque, s'est vite répandue dans le domaine qui était jusque-là exclusif à « *point de N* ». Ce dernier s'est cependant avéré résistant, durant le XIXe siècle, contre la mise à l'écart par son concurrent *pas de*, ayant eu une force supprimante sur celui-ci plus forte (coefficient de suppression de 28,7) que celui-ci ne l'a eu sur lui (coefficient de suppression de 23,2). La suppression ultime de la construction avec *point* étant due à l'action combinée de celle de *pas* et de *aucun*. Il est d'ailleurs probable que *point de* a supplanté le rôle de *mie de*, quelques siècles auparavant, car comme *point* et contrairement à *pas*, celui-ci fut aussi un nom concret plutôt qu'abstrait. Lors de leur coexistence, *pas* et *point* ont cependant eu des champs sémantiques légèrement différents, et c'est l'érosion lente de cette différence qui est responsable de la disparition de *point* de la langue populaire. Nous avons pu constater qu'en moyen français, *point* seul est utilisé dans les négations de comparaison ou de quantification. Curieusement, c'est le cas contraire dans le français classique, où c'est *pas* qui seul remplit ce rôle.

Par manque de temps, nous avons été pour la plupart obligé de traiter les textes de manière automatisée. En outre de la possibilité d'erreurs, lesquelles – nous le croyons – sont si peu en nombre qu'elles ne puissent mesurablement modifier les résultats, cela rend la tâche de traiter séparément les différents types de négations – comme la négation explétive ou celle des comparaisons, ou bien la chaîne syntaxique *ne... ni ne...* – très difficile. Ce sont des pistes prometteuses pour de futures recherches dans ce domaine.

Bibliographie

- BAGNYON, J. (2013). *Fierabras* (C. TRAVERSO & L. VOGEL, Éd.). Project Gutenberg. Récupérée à partir de <http://www.gutenberg.org/ebooks/44301>
- BALON, L. & LARRIVÉE, P. (2016). L'ancien français n'est déjà plus une langue à sujet nul–nouveau témoignage des textes légaux. *Journal of French Language Studies*, 26(2), 221–237.
- BEECHING, K. (2007). La co-variation des marqueurs discursifs bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi et si vous voulez : une question d'identité ? *Langue française*, (2), 78–93.
- BOYSEN, G. (1996). *Fransk grammatik*. Lund, Suède : Studentlitteratur.
- CORBLIN, F., DÉPREZ, V., de SWART, H., & TOVENA, L. (2004). Negative concord. In *Handbook of French semantics* (p. 417–452). Standford : CSLI Publications.
- CORBLIN, F. & TOVENA, L. (2003). L'expression de la négation dans les langues romanes. In D. GODDARD (Éd.), *Les langues romanes : problèmes de la phrase simple* (p. 281–343). Paris : CNRS Editions.
- CROFT, W. (2000). *Explaining language change : An evolutionary approach*. Essex, Royaume-Uni : Pearson Education.
- DÉPREZ, V. (2003). Concordance négative, syntaxe des mots-N et variation dialectale. *Cahier de Linguistique Française*, 25, 97–118.
- FERRERO, G. (1894). L'inertie mentale et la loi du moindre effort. *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 37, 169–182.
- FLORES VARELA, C. D. (1977). Observations sur *pas* et *point* en moyen français. *Verba*, 4, 137–148.
- GRAY, R. D. & ATKINSON, Q. D. (2003). Language-tree divergence times support the Anatolian theory of Indo-European origin. *Nature*, 426(6965), 435.
- GRIEVE-SMITH, A. B. (2008, septembre). L'évolution de la négation dans un corpus de théâtre français. *Conference of the Association for French Language Studies*. Oxford, Royaume-Uni. Récupérée à partir de <http://www.academia.edu/download/37267631/afls-actes081218.pdf>
- GRIEVE-SMITH, A. B. (2009). *The spread of change in French negation* (thèse de doct., The University of New Mexico).
- HANSEN, M.-B. M. & VISCONTI, J. (2009). On the diachrony of “reinforced” negation in French and Italian. In C. ROSSARI, C. RICCI, & A. SPIRIDON (Éds.), *Grammaticalization and pragmatics : Facts, approaches, theoretical issues* (T. 5, p. 137–171). Bingley : Emerald Group Publishing.
- JESPERSEN, O. (1917). *Negation in English and other languages*. Copenhague : Host.

- LARRIVÉE, P. (1995). *Ne*, négation de propositions virtuelles. *Revue romane*, 30, 27.
- LARRIVÉE, P. (2010). The pragmatic motifs of the Jespersen cycle : Default, activation, and the history of negation in French. *Lingua*, 120(9), 2240–2258.
- MARTIN, R. (1972). La « négation de virtualité » du moyen français. *Romania*, 93, 20–49.
- MARTINEAU, F. (2008). Un Corpus pour l'analyse de la variation du changement linguistique. *Corpus*, 7, 135–155.
- MARTINEAU, F. & DÉPREZ, V. (2004). *Pas rien/Pas aucun* en français classique : variation dialectale et historique. *Langue française*, 3, 33–47.
- MARTINEAU, F., DIACONESCU, R., & HIRSCHBÜHLER, P. (2007). Le Corpus *Voies du français* : de l'élaboration à l'annotation. In P. KUNSTMANN & A. STEIN (Éds.), *Le Nouveau Corpus d'Amsterdam* (p. 121–142). Stuttgart : Steiner.
- MEUNIER, A. & MOREL, M.-A. (1993). *Pas* et *point* en français classique (Molière). *Information grammaticale*, 57, 25–30.
- MEUNIER, A. & MOREL, M.-A. (1994). *Pas* et *point* en français classique. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, 5, 343–351.
- PERLE, F. (1878). Die Negation im Altfranzösischen. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 2, 1–27, 407–418.
- SCHWEIGHÆUSER, A. (1852). De la négation dans les langues romanes du midi et du nord de la France. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 13(1), 203–247.
- SWADESH, M. (1952). Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts : with special reference to North American Indians and Eskimos. *Proceedings of the American philosophical society*, 96(4), 452–463.
- WALTER, H. (2014). *Le français dans tous les sens*. Paris : Robert Laffont.
- ZIPF, G. K. (2016). *Human behavior and the principle of least effort : An introduction to human ecology*. Ravenio Books.

Annexe A

Liste des œuvres tirées du corpus MCVF

Voici les références aux textes originaux utilisés dans le corpus MCVF, comme donné par celui-ci. Le demi-siècle approximatif de la création du texte est noté à droite.

	Demi-siècle de création
Gérard MOIGNET (éd.), <i>La chanson de Roland</i> , Paris, Bordas, 1969	1100
John Ernst MATZKE et Charles BÉMONT (éd.), <i>Lois de Guillaume le Conquérant : en français et en latin</i> , Paris, Picard, 1899	1150
Marie de FRANCE, <i>Les Lais de Marie de France</i> , Paris, Champion, 1983	1150
M. A. ARNOULD (éd.), « La charte de Chièvres (1194) » dans <i>Hommage au professeur Bonenfant</i> , Bruxelles, Université Libre, 1966	1150
Chrétien de TROYES, <i>Les romans de Chrétien de Troyes : IV, Le Chevalier au Lion (Yvain)</i> , Paris, Champion, 1960	1150
Gregory STEWART (éd.), <i>La traduction en prose française du 12^e siècle des « Sermones in Cantica » de Saint Bernard</i> , Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1994	1200
Robert TAYLOR (éd.), <i>Sermon anonyme sur sainte Agnès</i> , Strasbourg, Centre de philologie et de littérature romane, Université de Strasbourg, 1969	1200
<i>Quest du Graal</i> , Bibliothèque municipale, Palais des arts 77, Lyon	1200
Robert de CLARI, <i>La conquête de Constantinople</i> , Paris, Champion, 1924	1200
Mario ROQUES (éd.), <i>Aucassin et Nicolette</i> , Paris, Champion, 1936	1200
Th. AURACHER (éd.), « Über die sogenannte poitevinische Übersetzung des Pseudo-Turpin [Sur la traduction dite poitevinienne de Pseudo-Turpin] », <i>Zeitschrift für romanische Philologie</i> , 1877, 262	1200
Raymond MONIER (éd.), <i>Le livre Roisin (extrait)</i> , Paris ; Lille ; Domat-Montchrestien ; Librairie Émile Raoust, Documents et travaux publiés par la Société d'histoire du Droit des Pays flamands, picards et wallons, v. 2	1250
Jean de JOINVILLE, <i>Mémoires ou Vie de saint Louis</i> , Paris, Garnier Flammarion, 1998	1300
Louis de MAS-LATRIE (éd.), <i>La prise d'Alexandrie, ou Chronique du roy Pierre Ier de Lusignan</i> , Genève, Jules-Guillaume Fick, 1877	1350
Jean RYCHNER (éd.), <i>Les XV Joyes de Mariage</i> , Genève, Droz, 1963	1400
Jean FROISSART, <i>Chroniques (livre premier)</i> , Genève, Droz, 1962	1400

Odart MORCHESNE, <i>Le formulaire d'Odart Morchesne dans la version du ms BnF fr. 5024, chapitres 6 et 7</i> , Paris, École des Chartres, 2005	1400
Franklin SWEETSER (éd.), <i>Cent Nouvelles Nouvelles Anonymes</i> , Genève, Droz, 1966	1450
COMMYNES, <i>Mémoires, tome 1, livres I et II</i> , Paris, Belles Lettres, 1964	1450
Marguerite de NAVARRE, <i>Lettres (extrait)</i> , Paris, J. Renouard et cie, 1841, p. 148-179	1500
Pierre de RONSARD, <i>Œuvres complètes (extrait)</i> , Genève, Droz, 1931, p. 43-59	1500
Michel de MONTAIGNE, <i>Essais. Livre III.</i> , Paris, Abel L'Angelier, 1595	1550
François GENDRON, <i>Quelques particularitez du pays des Hurons en la Nouvelle France</i> , Paris, Bechet et Billaine, 1660	1600
François Madeleine-Fortuné Ruet d'AUTEUIL, « Mémoires » dans <i>Rapport de l'archiviste de la Province de Québec</i> , 1922-1923	1650
Louis JOLLIET, « Journal de Louis Jolliet allant à la découverte de Labrador 1694 », dans <i>Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec</i> , 1943-1944	1650
Jean-Pierre AULNEAU, « Lettres » dans <i>Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec</i> , 1926-1927	1700
Marie-Andrée DUPLESSIS, <i>Lettres</i> , Nova Francia, vol. II-IV, 1926-1929	1700
Nicolas-Gaspard BOUCAULT, <i>Extraits des mémoires</i> , Québec, Les presses universitaires Laval, 1952	1750
Louis-Antoine de BOUGAINVILLE, « Journal de l'expédition d'Amérique commencée en l'année 1756, le 15 mars » dans <i>Rapport de l'archiviste de la Province de Québec</i> , 1923-1924	1750
Louis-Antoine de BOUGAINVILLE, « Mémoires sur l'état de la Nouvelle-France à l'époque de la guerre de sept ans » dans <i>Relations et mémoires inédites</i> , Paris, Challanel aîné, 1867	1750
François-Joseph de VIENNE, <i>Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759</i> , Québec, Bibliothèque de Saint-Sulpice, 1922	1750

Annexe B

Liste des œuvres tirées du corpus Frantext

	Date de parution
François de BACULARD D'ARNAUD, <i>Épreuves du sentiment : t. 1, 2 et 3</i>	1772
Louis CARMONTELLE, <i>Le Chat perdu</i>	1775
Nicolas-Joseph-Laurent GILBERT, <i>Le Dix-huitième siècle</i>	1775
Nicolas RÉTIF DE LA BRETONNE, <i>Le Paysan pervers ou les Dangers de la ville</i>	1776
VOLTAIRE, <i>Irène</i>	1778
Jean-Antoine ROUCHER, <i>Les Mois</i>	1779
Honoré de MIRABEAU comte, <i>Lettres originales écrites du donjon de Vincennes pendant les années 1777, 1778, 1779, 1780</i>	1780
Augustin BARRUEL abbé, <i>Les Helviennes ou Lettres provinciales philosophiques</i>	1781
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, <i>L'Arcadie : livre premier : les Gaules</i>	1781
Louis CARMONTELLE, <i>L'Uniforme de campagne</i>	1781
Louis CARMONTELLE, <i>Les Deux filous</i>	1781
Évariste de PARNY, <i>Poésies érotiques</i>	1781
Jacques DELILLE, <i>Les Jardins ou l'Art d'embellir les paysages</i>	1782
Louis-Sébastien MERCIER, <i>Tableau de Paris : t. 1 à 4</i>	1782
Louis-Sébastien MERCIER, <i>La Destruction de la Ligue ou la Réduction de Paris</i>	1782
Jean-Pierre FLORIAN, <i>Galatée</i>	1783
Louis-Sébastien MERCIER, <i>Tableau de Paris : t. 5 à 8</i>	1783
Joseph de LOAISEL DE TRÉOGATE, <i>Dolbreuse ou l'Homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment de la raison</i>	1783
Jean-François DUCIS, <i>Le Roi Léar</i> ,	1783
RIVAROL, <i>De l'universalité de la langue française</i>	1784
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, <i>Études de la nature : t. 1</i>	1784
Antoine de BERTIN, <i>Les Amours</i>	1785
Louis CARMONTELLE, <i>Le Seigneur auteur...</i>	1785
Jean-Paul MARAT, <i>Éloge de Montesquieu</i>	1785
Michel-Jean SEDAINÉ, <i>Richard Cœur de Lion</i>	1786
COLLIN D'HARLEVILLE, <i>L'Inconstant</i>	1786
Jean-Pierre FLORIAN, <i>Numa Pompilius</i>	1786

Isabelle de CHARRIÈRE, <i>Caliste ou Lettres écrites de Lausanne</i>	1787
Évariste de PARNY, <i>Chansons madécasses</i>	1787
VOLNEY comte de, <i>Voyage en Égypte et en Syrie</i>	1787
LIGNE prince de, <i>Lettres à la marquise de Coigny pendant l'année 1787</i>	1787
RIVAROL, <i>Petit almanach des grands hommes</i>	1788
Jean-Jacques BARTHÉLEMY abbé, <i>Voyage du jeune Anarchasis en Grèce dans le milieu du 4e siècle avant l'ère vulgaire : t. 1, 2, 3, 4</i>	1788
COLLIN D'HARLEVILLE, <i>L'Optimiste ou l'Homme toujours content</i>	1788
Jean-Pierre FLORIAN, <i>Estelle</i>	1788
Jacques CAZOTTE, <i>L'Honneur perdu et recouvré</i>	1788
Emmanuel SIEYÈS, <i>Qu'est-ce que le Tiers état ?</i>	1789
Jean-Paul MARAT, <i>Les Pamphlets (1789-1790)</i>	1790
Louis SAINT-MARTIN, <i>L'Homme de désir</i>	1790
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, <i>La Chaumière indienne</i>	1791
VOLNEY comte de, <i>Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires</i>	1791
COLLIN D'HARLEVILLE, <i>Le Vieux célibataire</i>	1792
Jean-Pierre FLORIAN, <i>Fables</i>	1792
Jean-Paul MARAT, <i>Les Pamphlets (1790-1792)</i>	1792
Jean-Henri-Ferdinand LA MARTELIÈRE, <i>Robert, chef de brigands</i>	1793
Jean-Louis LAYA, <i>L'Ami des loix</i>	1793
André CHÉNIER, <i>Iambes</i>	1794
Mme de GENLIS, <i>Les Chevaliers du Cygne ou la Cour de Charlemagne</i>	1795
Nicolas RÉTIF DE LA BRETONNE, <i>Histoire de Sara</i>	1796
Jean DUSAULX, <i>Voyage à Barège et dans les Hautes-Pyrénées fait en 1788</i>	1796
Charles DUPUIS, <i>Abrégé de l'origine de tous les cultes</i>	1796
Sans mention d'auteur, <i>Voyage de La Pérouse autour du monde</i>	1797
François de CHATEAUBRIAND, <i>Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française : t. 1</i>	1797
GUILBERT DE PIXERÉCOURT, <i>Victor ou l'Enfant de la forêt</i>	1798
Joseph FIÉVÉE, <i>La Dot de Suzette, ou Histoire de Mme de Senneterre racontée par elle-même</i>	1798
Mme COTTIN, <i>Claire d'Albe</i>	1799
Jean-François MARMONTEL, <i>Essai sur les romans</i>	1799
Népomucène LEMERCIER, <i>Pinto ou la Journée d'une conspiration</i>	1800
GUILBERT DE PIXERÉCOURT, <i>Cælina, ou l'Enfant du mystère</i>	1803
Gabriel LEGOUVÉ, <i>La Mort de Henri IV</i>	1806
Benjamin CONSTANT, <i>Wallstein</i>	1809
Eugène SCRIBE, <i>Le Mariage de raison</i>	1826
Jean-Jacques AMPÈRE, <i>Correspondance : t. 1 (1816-1827)</i>	1827
Casimir DELAVIGNE, <i>Louis XI</i>	1832
Alfred de MUSSET, <i>La Coupe et les lèvres</i>	1832
Alfred de MUSSET, <i>À quoi rêvent les jeunes filles</i>	1832
Casimir DELAVIGNE, <i>Les Enfants d'Édouard</i>	1833

Eugène SCRIBE, <i>Bertrand et Raton</i>	1833
Denis DIDEROT, <i>Est-il bon ? Est-il méchant ? L'officier persifleur ou Celui qui les sert tous et qui n'en contente aucun</i>	1834
Théodore LECLERCQ, <i>La Manie des proverbes, ou chacun pour soi, et Dieu pour tous</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Le Mariage manqué, ou on attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Le Bal, ou le Renard et les raisins</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Madame Sorbet, ou un peu d'aide fait grand bien</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Une révolution, ou à bon entendeur, salut</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Le Savetier et le Financier, ou Contentement passe richesse</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>L'Esprit de désordre, ou il ne faut pas enfermer le loup dans la bergerie</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Les Élections, ou obligez un vilain, vous n'aurez que chagrin</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>La Scène double, ou il ne faut pas badiner avec le feu</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>La Répétition d'un proverbe, ou il ne faut pas dire « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau »</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>L'Humoriste, ou comme on fait son lit on se couche</i>	1835
Théodore LECLERCQ, <i>Le Désœuvrement des Comédiens, ou à corsaire, corsaire et demi</i>	1835
Alfred de VIGNY, <i>Chatterton</i>	1835
Eugène SCRIBE, <i>La Camaraderie</i>	1837
Victor HUGO, <i>Ruy Blas</i>	1838
Eugène SCRIBE, <i>Le Verre d'eau</i>	1840
Victor HUGO, <i>Le Rhin : lettres à un ami</i>	1842
François PONSARD, <i>Lucrèce</i>	1843
Eugénie de GUÉRIN, <i>Lettres (1831-1847)</i>	1847
François PONSARD, <i>L'Honneur et l'argent</i>	1853
Théodore BARRIÈRE et Ernest CAPENDU, <i>Les Faux-bonshommes</i>	1854
Félicité-Robert de LAMENNAIS, <i>Lettres inédites ...à la baronne Cottu (1818-1854)</i>	1854
Hector CRÉMIEUX, <i>Orphée aux enfers</i>	1858
Alexandre DUMAS fils, <i>Le Fils naturel</i>	1858
Maxime DU CAMP, <i>En Hollande : lettres à un ami</i>	1859
Jean-Jacques AMPÈRE, <i>Correspondance : t. 2 (1829-1864)</i>	1864
Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, <i>La Belle Hélène</i>	1865
Théodore de BANVILLE, <i>Gringoire</i>	1866
Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, <i>La Grande duchesse de Gérolstein</i>	1867
Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, <i>La Vie parisienne</i>	1867
Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, <i>Froufrou</i>	1869
Alexandre DUMAS fils, <i>L'Ami des femmes</i>	1869
Édouard PAILLERON, <i>Le Monde où l'on s'ennuie</i>	1869
Victorien SARDOU, <i>Patrie</i>	1869
Victorien SARDOU, <i>Rabagas</i>	1872
Henri de BORNIER, <i>La Fille de Roland</i>	1875
Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, <i>La Boule</i>	1875

Henri MEILHAC et Ludovic HALÉVY, <i>La Cigale</i>	1877
Édouard PAILLERON, <i>L'Étincelle</i>	1879
Édouard PAILLERON, <i>L'Âge ingrat</i>	1879
Henry BECQUE, <i>Les Corbeaux</i>	1882
Henry BECQUE, <i>La Parisienne</i>	1885
Alfred JARRY, <i>Ubu Roi</i>	1895
Victor HUGO, <i>Correspondance : t. 1 : 1814-1848</i>	1896-1898
Victor HUGO, <i>Correspondance : t. 2 : 1849-1866</i>	1896-1898
Victor HUGO, <i>Correspondance : t. 3 : 1867-1873</i>	1896-1898
Edmond ROSTAND, <i>Cyrano de Bergerac</i>	1898
Jean MORÉAS, <i>Iphigénie</i>	1904
Henry BATAILLE, <i>Maman Colibri</i>	1904
Robert de FLERS et Gaston ARMAN de CAILLAVET, <i>Monsieur Brotonneau</i>	1914
Georges FEYDEAU, <i>La Dame de chez Maxim</i>	1914

Annexe C

Exposition pédagogique du modèle glottochronologique

Pour le bénéfice des lecteurs éprouvant des difficultés à lire aisément les formules mathématiques du Chapitre 4, nous donnons ici une exposition aussi pédagogique que possible. Au dépens de la brièveté, nous évitons donc l'usage du symbole « Σ » en écrivant les équations, et nous discutons de quelques cas spéciaux pour mieux éclaircir la signification des coefficients de suppression.

Soient trois mots – A, B et C – qui veulent tous dire la même chose. Disons de plus que le taux de fréquence de A est x_A , celui de B x_B et celui de C x_C . Les changements de ces taux à travers le temps, s'écrivent ainsi selon le modèle :

$$\begin{aligned}\Delta x_A &= -x_A (\alpha_{AB}x_B + \alpha_{AC}x_C) \\ &+ \frac{1}{3} (x_A\alpha_{AB}x_B + x_A\alpha_{AC}x_C + x_B\alpha_{BB}x_B + x_B\alpha_{BC}x_C \\ &+ x_C\alpha_{CB}x_B + x_C\alpha_{CC}x_C)\end{aligned}\tag{C.1}$$

$$\begin{aligned}\Delta x_B &= -x_B (\alpha_{BA}x_A + \alpha_{BC}x_C) \\ &+ \frac{1}{3} (x_A\alpha_{AA}x_A + x_A\alpha_{AC}x_C + x_B\alpha_{BA}x_A + x_B\alpha_{BC}x_C \\ &+ x_C\alpha_{CA}x_A + x_C\alpha_{CC}x_C)\end{aligned}\tag{C.2}$$

$$\begin{aligned}\Delta x_C &= -x_C (\alpha_{CA}x_A + \alpha_{CB}x_B) \\ &+ \frac{1}{3} (x_A\alpha_{AA}x_A + x_A\alpha_{AB}x_B + x_B\alpha_{BA}x_A + x_B\alpha_{BB}x_B \\ &+ x_C\alpha_{CA}x_A + x_C\alpha_{CB}x_B)\end{aligned}\tag{C.3}$$

où les coefficients α sont les coefficients de suppression qui gouverne la vitesse des changements diachronique du taux de fréquence des mots A, B et C le cas sous considération. Ils ont des unités de temps réciproque, à savoir une vitesse généralisée.

Mathématiquement, le cas le plus simple est celui où tous les coefficients α sont nuls, ce qui correspond à la situation où aucun des mots A, B ou C n'exerce de force supprimante sur les autres. En ce cas, nous avons $\Delta x_A = \Delta x_B = \Delta x_C = 0$ et les taux de fréquence restent stables à travers le temps. Cela va à l'encontre de l'hypothèse CROFTienne, ainsi que du principe du moindre effort (pourquoi avoir trois moyens pour exprimer une même pensée?), et n'est donc pas très probable. Dans le cas où les coefficients α diffèrent de zéro, ils expriment la force de la tendance pour les taux

de fréquence à changer d'un an à l'autre. Outre le cas stationnaire, un des cas les plus simples est celui où B supprime A, C supprime B et A supprime C ; ce cas, bien qu'il soit beaucoup plus simple que ceux rapportés dans les sections 5.1.2 et 5.1.3, est illustratif et s'écrit ainsi (tous les coefficients α sauf α_{AB} , α_{BC} et α_{CA} sont nuls) :

$$\Delta x_A = -x_A \alpha_{AB} x_B + \frac{1}{3} (x_A \alpha_{AB} x_B + x_B \alpha_{BC} x_C) \quad (C.4)$$

$$\Delta x_B = -x_B \alpha_{BC} x_C + \frac{1}{3} (x_B \alpha_{BC} x_C + x_C \alpha_{CA} x_A) \quad (C.5)$$

$$\Delta x_C = -x_C \alpha_{CA} x_A + \frac{1}{3} (x_A \alpha_{AB} x_B + x_C \alpha_{CA} x_A) \quad (C.6)$$

Notons que plus α_{AB} est grand, plus vite l'usage de A diminue. Or, plus α_{BC} est grand (la suppression de B par C), moins vite l'usage de A diminue. (De même pour tous les autres mots.) Contrairement au modèle original (GRIEVE-SMITH, 2008, 2009), la variante de ce travail reconnaît que la compétition d'usage entre A, B et C constituent un « jeu à somme nulle ».

Finalement, nous reprenons ci-dessous le modèle des tableaux 5.1 et 5.2, afin d'éclaircir le plus possible le schéma général :

	A	B	C
A		α_{AB}	α_{AC}
B	α_{BA}		α_{BC}
C	α_{CA}	α_{CB}	